

Le docteur Hayes. — Dessin de A. de Neuville d'après le portrait donné dans l'édition anglaise.

# VOYAGE A LA MER LIBRE DU POLE ARCTIQUE,

PAR LE DOCTEUR J. J. HAYES, CHIRURGIEN DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS.

1860-1862. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.





Le docteur Hayes. — Dessin de A. de Neuville d'après le portrait donné dans l'édition anglaise.

# VOYAGE A LA MER LIBRE DU POLE ARCTIQUE,

## PAR LE DOCTEUR J. J. HAYES, CHIRURGIEN DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS.

1860-1862. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Avant-propos. — Traversée de Boston au Groënland. — La discipline à bord. — Nos quartiers. — Le premier iceberg. — Le cercle polaire. — Le soleil de minuit. — Le jour sans fin. — Approche de la terre. — Spectacle magique. — A l'ancre dans le port de Pröven. — Kayaks et Oumyacks. — Flore groënlandaise.

L'auteur de cette relation avait accompagné, en qualité de chirurgien, l'expédition qui, de 1853 à 1855, sous la direction du docteur Élisha Kane, explora les parages des détroits de Smith et de Kennedy et arbora le pavillon étoilé de la grande Union, sous une latitude que nul n'avait encore atteinte par la voie de la baie de Baffin, en face d'une vaste étendue de l'océan polaire, libre de glaces[1].

A son retour aux États-Unis, le docteur Hayes, dont la part personnelle dans ce voyage était la découverte de la terre de Grinnell, ne cessa de se préoccuper du projet d'aller reprendre le cours de ses recherches au point où il avait dû les abandonner. Partisan de la théorie scientifique qui, à la place d'un revêtement de glaces éternelles, admet autour du pôle Nord un espace de mer non congelée, et convaincu que cette mer devait être praticable pour tout navire qui parviendrait à traverser le cercle plus ou moins compacte de banquises et de montagnes de glaces qui forme la limite variable de ces eaux libres, il résolut d'ajouter de nouvelles preuves à toutes celles dont les navigateurs du seizième siècle, et plus récemment Scoresby, Wrangel, Parry et le docteur Kane, avaient déjà étayé cette hypothèse.

Soutenu dans son dessein par les conseils, les encouragements et les souscriptions des sociétés scientifiques et des savants les plus éminents de l'Amérique et du vieux monde, le docteur Hayes se trouvait, au printemps de 1860, dans le port de Boston, sur le schooner *les États-Unis*, gréé, équipé, aménagé et approvisionné avec tout le soin, toute la sollicitude que réclame la navigation des mers arctiques, et muni de tous les instruments d'observation que peut exiger, sous ces hautes latitudes, l'étude de la physique du globe. Onze marins d'élite formaient l'équipage de ce petit navire, qui portait encore, outre le commandant, un secrétaire, un aide-astronome, et le docteur Auguste Sonntag, jeune savant,

1. Voy. *Tour du Monde*, t. I, p. 257.





déjà familiarisé avec les épreuves des expéditions polaires; car, ainsi que le docteur, il avait compté au premier rang parmi les compagnons de Kane.

Le 16 juillet, le petit schooner leva l'ancre et sortit de la baie de Boston, salué par les applaudissements et les souhaits d'adieu d'une foule émue. Peu d'heures après il s'enfonçait dans les brumes de Terre-Neuve.... Mais laissons la parole à son digne chef.

Peu d'incidents dignes d'attention marquèrent notre traversée d'Amérique en Groënland.

Je m'occupai d'abord de l'équipage : officiers et matelots réunis, je leur représentai qu'étant appelés à former seuls notre petit univers, pendant bien des mois peut-être, nos intérêts, notre ambition, notre vie même, tout nous faisait une loi de reconnaître les obligations qui nous liaient les uns aux autres; que, si nous les avions toujours sous les yeux, nous ne trouverions pas difficile de subordonner les considérations de l'égoïsme aux nécessités du bien-être et du salut de tous. La réponse fut telle que je la pouvais attendre et je me suis souvent félicité d'avoir, dès le début, établi nos relations mutuelles d'une manière si satisfaisante. Du commencement à la fin de notre voyage, je n'ai pas eu à constater la moindre infraction ni à mes ordres, ni à la discipline reconnue et acceptée de tous.

Ce point important réglé, vint le tour de la goëlette; ici les difficultés étaient infiniment plus compliquées : impossible de rendre notre habitation un peu confortable, impossible de mettre un ordre quelconque dans le chaos de son chargement. Nous étions déjà secoués par les flots de l'Océan que notre pont offrait encore le spectacle du plus désespérant pêle-mêle : barils, caisses, planches, canots, colis de toutes sortes étaient cloués ou amarrés aux mâts et aux œuvres mortes; tout était encombré et il ne restait de l'avant à l'arrière qu'un anguleux sentier tracé dans l'entassement. Pour lieu de promenade, nous n'avions que la dunette, étroit espace de douze pieds de long sur dix de large, et où il nous avait fallu laisser maint objet dont la vraie place eût été à fond de cale; au-dessous des écoutilles, tout était bondé : pas un coin, pas un recoin, pas un trou qui ne fût rempli, et le désordre du pont devait nécessairement durer jusqu'à ce qu'une lame complaisante vînt balayer tout ce bric-à-brac; je dis, complaisante, car nous n'aurions pu nous décider à rien jeter à la mer, et cependant nous étions tellement chargés que le pont, par le travers des passavants, ne s'élevait que d'un pied et demi au-dessus de l'eau, et qu'en se courbant sur le bastingage on pouvait toucher la mer. La cuisine occupait toute la place entre le panneau de l'avant et le grand mât, et l'eau embarquant par-dessus les murailles, inondait les passavants; le feu de la cuisine et celui du cuisinier s'éteignaient souvent à la fois : je laisse à penser si la régularité de nos repas en était compromise.

Ma cabine se trouvait dans la partie arrière du roof; elle s'élevait de deux pieds au-dessus du pont, et mesurait six pieds de long et dix de large. Deux œils de bœuf pendant le jour, la nuit, une lampe grinçant dans ses supports, éclairaient mon réduit d'une faible lueur. Le charpentier confectionna une couche étroite à mon usage et lorsque je l'eus recouverte d'un magnifique tapis brodé, et entourée de brillants rideaux rouges, je fus ébloui du luxe qui allait être mon partage.

Devant ma cabine, un espace assez restreint était occupé par l'échelle du dôme, l'office du maître d'hôtel, le tuyau de poële, un baril de farine et la chambre de M. Sonntag. En descendant deux marches, on se trouvait dans le carré des officiers, petite pièce de douze pieds de côté et de six pieds de hauteur, lambrissée de chêne et contenant huit cadres (lits), dont, par bonheur, quelques-uns n'avaient pas de maîtres. On le voit, notre installation ne pouvait guère prétendre au titre de confortable; celle des matelots n'était pas meilleure : ils se trouvaient logés sous le gaillard d'avant, tout contre les murailles du navire.

Notre route passait entre l'île de Sable et les caps orientaux de Terre-Neuve. Ceux qui ont navigué dans les parages de la Nouvelle-Écosse, se rappellent leurs brouillards lourdement suspendus sur la mer, pendant la chaude saison surtout; nous en eûmes plus que notre bonne part; dès le second jour de la traversée, nous avions appris à les connaître. Pendant une semaine nous fûmes enveloppés d'une atmosphère si dense que le soleil et l'horizon avaient complétement disparu pour nous. Nous ne pûmes faire une seule observation, et pendant cette période il nous fallut recourir sans cesse à la sonde et à nos calculs; mais des courants variables rendaient fort douteuse cette méthode d'appréciation.

Cependant les latitudes fuyaient sous notre rapide sillage, et peu de jours après nous labourions les eaux qui baignent les côtes rocheuses du Groënland. Le 30 juillet, à huit heures du soir, j'eus la joie de repasser le Cercle polaire arctique; nous pavoisâmes la goëlette tandis qu'une salve de canon témoignait du plaisir que nous éprouvions à entrer enfin dans notre champ de travail.

Vingt jours à peine s'étaient écoulés depuis notre départ de Boston, et, en moyenne, nous avions fait cent quatre-vingt kilomètres par jour : la côte du Groënland, cachée par un nuage, était à dix lieues environ sur notre droite, le cap Walsingham par le travers de notre gauche, et si l'état de l'atmosphère l'eût permis nous aurions aperçu de la hanche de babord le haut sommet du Suckertoppen. La terre était encore voilée à nos regards, mais nous avions croisé le premier iceberg, nous avions vu le soleil de minuit, nous entrions dans la période des jours sans fin. Le soleil inondait encore ma cabine que la douzième heure sonnait à la modeste pendule qui faisait entendre son tic tac audessus de ma tête. Ayant pendant plusieurs années vécu de cette étrange vie, elle n'avait plus d'inconnu pour moi, mais les officiers ne pouvaient dormir et erraient çà et là, comme dans l'attente du crépuscule ami qui leur portait le sommeil.


CARTE
des
RÉGIONS ARCTIQUES
GRAND OCÉAN PACIFIQUE
Iles Aleutiennes
Alaska
Mer de Behring
Kamtchatka
Mer d'Okotsk
Is Kuriles
Jéso
Amour f.
Esquimaux
Baie d'Eschscholtz
SEPTENTRIONALE
Yakoutes
Léna f.
polynia
Terre de Wrangel
Baie d'Hudson
Labrador
Mer de Baffin
Dét. de Franklin
I. Melville
Dét. de Smith
Groenland
Esquimaux
Cercle
Polaire
Spitzberg
Golfe de Kara
Nle Zemble
Yénisei f.
Obi f.
Arctique
SIBÉRIE
EUROPE
Jn Mayen
C. Nord
Lapons
Mer Blanche
Islande
Scandinavie
St Pétersbourg
M. Baltique
Shetland
MER DU NORD
Londres
Paris
MER NOIRE
Anatolie
Extension du courant du Golfe (Gulf-Stream)
OCÉAN
ATLANTIQUE
Is Açores
Gravé chez Erhard

Nous avions rencontré notre premier iceberg le veille de notre arrivée au cercle polaire. En entendant la mer briser avec fureur contre la masse encore enveloppée de brume, la vigie fut sur le point de crier : « Terre! » mais bientôt le formidable colosse émergea du brouillard; il venait droit sur nous, terrible et menaçant; nous nous hâtâmes de lui laisser le champ libre. C'était une pyramide irrégulière d'environ trois cents pieds de largeur et cent cinquante de hauteur; le sommet en était encore à demi caché dans la nuée, mais l'instant d'après, celle-ci brusquement déchirée, nous laissa voir un pic étincelant autour duquel de légères vapeurs enroulaient leurs volutes capricieuses. Il y avait quelque chose de singulièrement étrange dans la superbe indifférence du géant. En vain les ondes lui prodiguaient leurs plus folles caresses; froid et sourd il passait, les abandonnant à leur plainte éternelle.

Ma première intention avait été de m'arrêter à Egedesminde ou à quelque autre des stations danoises les plus méridionales, pour y acheter des fourrures avant de pousser vers le nord où nous devions trouver des chiens de trait, mais le vent était bon, et nous en profitâmes, comptant du reste nous procurer ce dont nous avions besoin à Pröven et à Upernavik.

Le 31, nous arrivions près de l'extrémité sud de l'île Disco. Une soudaine déchirure du brouillard nous fit entrevoir de hautes montagnes aux sommets blancs de neige; l'instant d'après, la vision avait disparu, mais nous savions maintenant que la terre était proche, et nous constatâmes avec orgueil, qu'en dépit de la brume,




Vue d'Upernavik (Groënland). — Dessin de Jules Noël d'après le docteur Kane (*Arctic Explorations*).

nous avions parfaitement calculé notre position. De ce moment, l'intérêt de notre voyage doubla.

Le lendemain, nous passions à la hauteur du bras nord du Fiord de Disco, par 70° degré de latitude; nous glissions sur la mer, poussés par un vent léger et les Fiords de Waigat et d'Oomenak furent bientôt derrière nous.

Pour la plupart de nos camarades, le Groënland était encore une sorte de mythe; depuis quelques jours nous en suivions les côtes, mais sauf l'apparition de Disco, les nuages et la brume l'avaient constamment dérobé à nos regards. Maintenant il secouait son manteau de nuées et se dressait devant nous dans son austère magnificence avec ses larges vallées, ses profondes ravines, ses nobles montagnes, ses rochers déchirés et sombres, et sa terrible désolation.

A mesure que le brouillard s'élevait et roulait lentement ses grisâtres traînées sur la surface des eaux bleues, icebergs après icebergs nous apparaissaient comme les palais d'un conte de fées. Oubliant que vers cette région d'austères réalités nous venions, de notre libre volonté, à la recherche de choses sérieuses, il nous semblait que nous étions attirés par une main invisible dans la terre des enchantements.

Non, je ne pourrais dire avec quel enthousiasme nous regardions ce glorieux changement de décor!

Nous sommes au 2 août; il est minuit; la mer est unie comme une glace, pas un pli, pas une ride, pas un souffle de vent; le soleil chemine avec bonheur sur l'horizon du nord, de légères nuées flottent suspendues dans l'air, les icebergs se dressent autour de nous, les noires arêtes des côtes se profilent vivement sur le ciel,

et les nuages, et la mer, et les glaces, et les montagnes sont baignées dans une splendide atmosphère de cramoisi, de pourpre et d'or.

A mon précédent voyage, je n'avais contemplé rien de si beau. L'air rappelait, par sa mollesse, une de nos belles nuits d'été, et cependant nous étions entourés de montagnes nues et de ces icebergs que, dans notre terre aux vertes collines et aux forêts frémissantes, on associe à des idées de froide désolation. Le ciel était brillant et doux comme le poétique firmament d'Italie; les blocs de glace eux-mêmes avaient perdu leur morne aspect, et tout embrasés des feux du soleil ressemblaient à des masses de métal incandescent ou de flamme solide; près de nous, et pareil à un bloc de marbre de Paros incrusté de gigantesques opales et de perles d'Orient, se dressait un immense iceberg; à l'horizon et si loin que la moitié de sa hauteur disparaissait sous la rouge ligne des flots, un autre nous rappelait par sa forme étrange le vieux Colisée de Rome. — Le soleil poursuivant sa course, passa derrière lui et l'illumina soudain d'un jet de flammes éblouissantes.

L'ombre des montagnes de glaces colorait d'un vert admirable l'eau sur laquelle elle reposait; mais plus belles encore étaient les teintes délicates des vagues légères glissant sur les pentes de ces îles de cristal. Partout où l'iceberg surplombait, les tons devenaient plus chauds; sous une cavité profonde, la mer prenait la couleur opaque du malachite alternant avec les transparences de l'émeraude, pendant qu'à travers la glace elle-même, courait diagonalement une large bande d'un bleu de cobalt.



Esquimaux groënlandais dans leur campement d'été. — Dessin de A. de Neuville d'après le capitaine Graah.

La splendeur de cette scène était encore augmentée par les milliers de cascatelles qui, de toutes ces masses flottantes, ruisselaient dans la mer, descendant des flaques de neige fondue et de glaces en dissolution qui reposent dans les mornes et vastes replis de la masse flottante. Parfois un large bloc désagrégé, se détachant tout à coup des flancs d'un iceberg, s'abîmait dans les profondeurs avec un fracas épouvantable pendant que la vague roulait sourdement à travers les arceaux brisés.

Nous fûmes accueillis dans le port de Pröven par la plus singulière flottille et les plus étranges bateliers qui aient jamais escorté un navire. C'étaient les Groënlandais et leurs fameux kayaks.

Le kayak est certainement la plus frêle des embarcations qui aient jamais porté le poids d'un homme. Construite en bois très-léger, la carcasse du bateau a neuf pouces de profondeur, dix-huit pieds de longueur et autant de pouces de large, vers le milieu seulement; elle se termine à chaque bout par une pointe aiguë et recourbée par le haut. On recouvre le tout de peaux de phoques rendues imperméables, et si admirablement cousues par les femmes au moyen de fil de nerfs de veaux marins, que pas une goutte d'eau ne passerait à travers les coutures; le dessus du canot est garni comme le fond; seulement, pour donner passage au corps du chasseur, on a laissé une ouverture parfaitement ronde et entourée d'une bordure de bois sur laquelle le Groënlandais lace le bas de sa blouse

également imperméable; il est ainsi solidement fixé à son kayak où l'eau ne saurait pénétrer; une seule rame de six pieds de long, aplatie à chaque bout, qu'il tient par le milieu et plonge alternativement à droite et à gauche, lui sert à diriger cette embarcation aussi légère qu'une plume et gracieuse comme un caneton nageant; elle n'a pas plus de lest que de quille et rase la surface de l'eau; la partie supérieure en est nécessairement la plus lourde, aussi faut-il une longue habitude pour conduire un kayak avec succès, et jamais danseur de corde n'eût besoin de plus de sang-froid que le pêcheur esquimau. Sur ce frêle esquif, il se lance sans hésiter dans la tempête et se glisse à travers les écueils blancs d'écume; cette lutte sauvage est sa vie, et, en dépit de la mer furieuse, il poursuit sa route sur les grandes eaux.

C'est ainsi que cet homme-poisson parcourt d'énormes distances le long des côtes de fer et de glace et des fiords sinueux de son âpre patrie, à la poursuite des veaux marins, des morses et des narvals; c'est ainsi qu'il fait le service de la poste entre les établissements danois.

Pour les besoins de leur ménage et le transport de leurs effets, du campement d'été à la station d'hiver, ces Gröenlandais ont bien une autre embarcation, l'*oumyak*, large machine quadrangulaire, rappelant par sa forme et son peu de profondeur les bacs grossiers de nos petites rivières, mais n'ayant, du reste, que ces points de ressemblance avec ces inventions primitives de l'art nautique. Il est construit des mêmes matériaux que le kayak, c'est-à-dire d'une membrure de bois, revêtue de peaux de phoques, si bien cousues et tannées qu'elles sont imperméables, et si solides que, malgré leur transparence parcheminée qui laisse entrevoir sous elles la couleur et la profondeur des ondes, elles supportent le poids de huit, dix et jusqu'à douze nautoniers. Ceux-ci, du reste, sont toujours choisis parmi le beau sexe; car jamais un Esquimau ne monte à bord d'un oumiak, même quand sa famille y voyage; il l'accompagne au besoin, scellé dans son kayak, lui sert de guide et de pilote; mais il laisse philosophiquement sa femme, ses filles et ses sœurs pagayer à tour de bras et diriger l'embarcation vers le point convenu entre eux. Rappelons que c'est dans un oumyak et avec un équipage féminin, que de 1828 à 1830, le capitaine Graah, de la marine royale de Danemark, après avoir franchi les étroits canaux qui découpent l'extrémité méridionale du Gröenland, put visiter et relever géographiquement une centaine de lieues de cette côte orientale qui fait face à l'Islande, et dont une banquise, permanente, depuis quatre siècles, interdit les abords aux navigateurs venant du large.

Je les suivais des yeux pendant qu'ils se massaient autour du navire et nous assourdissaient de leurs indiscrètes demandes; la civilisation leur a appris à tenir en haute estime le rhum, le café, le tabac; mais, en gens avisés, nous en donnâmes seulement à ceux qui nous offraient quelque chose en échange : un vieil Esquimau, dans le cours de sa longue vie, avait réussi à pêcher quelques mots d'anglais, et nous tendait un beau saumon en criant à tue-tête : « *Livre rhum! bouteille sucre!* »

Pour moins que cela, pour un verre d'alcool ou une pincée de tabac, vous obtiendrez d'un de ces amphibies (pourvu que la mer soit belle et que quelque congénère soit à portée de lui venir en aide au besoin) de faire avec son kayak le saut périlleux, c'est-à-dire de se renverser sous l'eau, la tête en bas, et d'opérer un tour complet sur l'axe de sa navette de tisserand.

Cet exercice, qu'on peut appeler la haute école du kayak, exige autant d'adresse que de sang-froid, car la plus légère erreur de mouvement serait un danger pour l'homme, la perte de sa pagaie serait sa mort. Il ne revient à la surface que soufflant et rejetant l'eau par les narines, comme un marsouin, mais toujours prêt à recommencer, en vue d'une nouvelle récompense.

Nous n'aurions voulu rester qu'un seul jour à Pröven. Nos désirs furent contrariés par des circonstances auxquelles je fus forcé de me soumettre avec toute la bonne grâce possible : il me fallait des chiens de trait : la réussite de nos plans était à ce prix, et je ne tardai pas à apprendre que l'année précédente une sorte de peste avait sévi sur les attelages, et ne laissait que la moitié du nombre de chiens indispensable au besoin des gens du pays; aussi, toutes nos offres d'argent ou de provisions furent d'abord nettement refusées et n'aboutirent à la fin qu'à de très-maigres résultats.

De longs détails sur le passé et le présent de Pröven offriraient peu d'intérêt au lecteur.

Cette « colonie, » comme l'appellent les Danois, date presque des jours du vénérable Hans Egede, l'apôtre du Gröenland; elle fut nommée Pröven (l'Essai), et cet *Essai*, comme ce fut heureusement le cas pour mainte station groënlandaise, a très-bien réussi. Les habitants vivent presque tous de la chasse aux veaux marins et peu d'établissements du Groënland septentrional sont dans un état aussi prospère; en quelques années, ils amassent assez de peaux et d'huile de phoque pour charger un brick de trois cents tonneaux : il est facile, d'ailleurs, aux regards les moins attentifs de constater le commerce du lieu; sur la grève, parmi les rochers, autour des huttes sont amoncelés d'horribles débris à tous les degrés de décomposition, et ces ignobles voieries où l'odorat n'est pas moins choqué que la vue, rendirent assez désagréable notre séjour dans cette station.

Mais derrière la ville, l'aspect était tout différent. Entre les roches abruptes s'ouvre la plus délicieuse des vallées arctiques. Profitant du court été de ces froides régions, elle s'était couverte d'un épais tapis de mousses et de graminées parmi lesquelles abondaient le Poa arctica, la Glyceria arctica, l'Alopecurus alpinus; de petits ruisseaux de neige fondue gazouillaient entre les pierres ou se précipitaient follement en bas des rochers; des myriades de petits pavots aux pétales d'or frissonnaient au-dessus du gazon; ils avaient pour fidèles camarades une dent de lion, très-proche parente de celle qui émaille nos prairies; la renoncule des neiges dont je retrou-

vais avec plaisir la jolie et souriante fleur; la Potentille qui m'était moins familière, la Pédiculaire pourprée brillaient çà et là sur le tapis d'émeraude. Je recueillis sept espèces différentes de saxifrages rouges, blancs et jaunes. Le bouleau nain et la belle Andromède, qui au Groënland tient la place de nos bruyères, croissaient entrelacés, dans une retraite abritée du nord par les roches, et je ne pus m'empêcher de sourire en couvrant de mon bonnet une forêt entière de petits saules qui poussaient dans le terrain spongieux.

Les géologues prétendent qu'à l'époque miocène, ils se seraient promenés en ce même lieu au milieu de hautes fougères et à l'ombre de *Sequoias giganteas*.

Upernavik. — Hospitalité des habitants. — Mort et funérailles de Gibson Caruthers. — Une collation à bord. — Adieu.

Le 12 au matin, nous étions en mer, et le soir nous arrivions à Upernavik. L'accès du port est rendu plus difficile par un récif qui se trouve en dehors de l'ancrage, mais nous fûmes assez heureux pour entrer sans accident, grâce au pilote que nous avions amené de Pröven. Cet individu, parfait original dans son genre, était un païen converti, et savourait avec orgueil la joie d'être baptisé et de porter le nom d'Adam. Vêtu de peaux de phoques usées, notre Palinure n'aurait guère pu poser pour le portrait d'un « marin modèle, » mais nul pilote au monde n'était plus naïvement convaincu de sa propre importance. Son extérieur toutefois n'appuyait guère ses prétentions, et l'officier de manœuvres, peu confiant de son naturel, le questionna si longuement, qu'Adam finit par s'impatienter, et concentrant sa vanité et sa science dans une courte phrase qui signifiait: « je suis le maître de la situation, » il ajouta en mauvais anglais: « assez d'eau dans le port,... pas de rochers du tout », et se retira d'un air de dignité offensée. Il n'en dirigea pas moins bien notre goëlette.

Nous jetâmes l'ancre près du brick danois *le Thialfe*. C'était le premier navire que nous eussions vu depuis les pêcheurs de Terre-Neuve ; il chargeait des huiles et des peaux pour Copenhague, et M. Bordolt, son commandant, nous apprit qu'il allait mettre à la voile sous peu de jours ; circonstance qui nous permettait d'écrire à tous ceux qui là-bas, attendaient anxieusement de nos nouvelles.

Les habitants de la colonie étaient déjà très-excités par l'arrivée du brick danois ; un second navire devenait un événement des plus remarquables. La colline tapissée de mousse, qui, de la ville descend à la mer, était couverte de groupes bigarrés et pittoresques. Hommes, femmes, enfants, tous étaient accourus pour nous voir débarquer.

Le résident de la colonie, M. Hansen, me reçut à la bonne vieille façon scandinave, et me conduisant à la maison du gouvernement, me présenta à son prédécesseur, le docteur Rudolf, digne représentant de l'armée danoise, qui se disposait à repartir par *le Thialfe*. Bientôt assis devant une chope de bière, et armés d'une pipe hollandaise, nous discutâmes la possibilité d'acheter des chiens, et l'état des glaces vers le nord.

L'aspect général d'Upernavik diffère fort peu de celui de Pröven. Quelques huttes et quelques Esquimaux de plus ne suffiraient pas à lui donner le premier rang, si la station n'avait l'insigne honneur de posséder le résident danois du district, une mignonne église et un joli presbytère. Une figure féminine entrevue derrière les blancs rideaux de bizarres petites fenêtres, me fit penser que j'approchais de l'habitation du pasteur : je frappai à la porte, et je fus introduit dans un charmant parloir, dont l'exquise propreté annonçait la présence d'une femme, par la plus étrange servante qui ait jamais répondu à l'appel d'une sonnette ; c'était une grosse Esquimaude au teint cuivré, à la chevelure noire nouée en touffe au sommet de la tête ; elle portait une blouse qui lui couvrait la taille, des pantalons de peau de phoque et des bottes montantes teintes en écarlate et brodées d'une manière qni aurait surpris les blondes filles de la Saxe. La chamdre était parfumée de l'odeur des roses, du réséda et de l'héliotrope qui fleurissaient au soleil près des rideaux de mousseline neigeuse ; un canari gazouillait sur un perchoir, un chat ronronnait sur le tapis du foyer, et un homme à l'air distingué me tendait sa main blanche et douce pour me donner la bienvenue. C'était M. Anton, le missionnaire. Mme Anton et sa sœur vinrent nous rejoindre, et nous fûmes bientôt assis autour de la table de famille. Bordeaux et café de premier choix, cuisine danoise, hospitalité scandinave, m'auraient vite fait oublier les misères inséparables de vingt-cinq jours à bord de notre goëlette encombrée, si ma visite à M. Anton, n'eût été motivée par une bien triste mission: un membre presque indispensable de notre périlleuse entreprise, M. Gibson Caruthers, notre charpentier, était mort pendant la nuit et je venais prier le pasteur de vouloir bien présider à ses funérailles qui devaient avoir lieu le jour suivant.

Isolés comme nous l'étions du reste du monde, cette cérémonie était doublement navrante : homme de tête et de cœur, le défunt s'était fait aimer de nous tous, et sa mort soudaine nous avait atterrés ; la veille, il se couchait en parfaite santé, et au matin, on le trouvait déjà refroidi dans son cadre. Pour notre expédition cette perte était des plus sérieuses. Avec M. Sonntag, c'était le seul de l'équipage qui connût les mers arctiques, et j'avais beaucoup compté sur son intelligente expérience. Sous les ordres du commandant de Haven, il avait accompagné en 1850-51 la première expédition Grinnell et en avait rapporté la réputation d'un hardi et courageux marin.

Il me serait impossible de rendre la tristesse et la désolation du cimetière d'Upernavik ; il est situé sur la colline au-dessus de la ville, et comme on n'y trouverait pas la moindre parcelle de terre, il consiste tout simplement en un escalier aux assises rocheuses sur lesquelles on place les grossiers cercueils recouverts

ensuite de pierres brutes : morne lieu de sommeil pour ceux qui dorment là dans l'éternel hiver ! Sur une de ces marches funèbres, et dominant la mer qu'il avait tant aimée, notre pauvre ami repose au bruit des vagues qui lui chantent leur *requiem* sans fin.

Il nous fallut consacrer quatre jours entiers à l'achat des attelages et de notre garde-robe arctique : peaux de rennes, de phoques et de chiens. A Pröven déjà nous nous en étions procuré un certain nombre que nous avions remises aux femmes indigènes pour les confectionner à la dernière mode de leur race. Les bottes, en particulier, réclament beaucoup de soin et d'attention ; elles sont en cuir de phoque, cousu de fil de nerfs, et on sait les accommoder d'une façon merveilleuse à la forme du pied. Une botte bien faite est absolument imperméable, et celles que portent les belles du pays sont aussi élégantes qu'utiles. Les peaux, alternativement exposées au soleil et à la gelée, deviennent d'une parfaite blancheur, et peuvent recevoir toutes les nuances suggérées par la fantaisie de l'ouvrière ou que le résident se trouve posséder dans ses magasins. Comme leurs sœurs de toutes les latitudes, les Groënlandaises aiment à plaire ; elles ne dédaignent pas d'exciter l'admiration, et les couleurs gaies et voyantes leur sont particulièrement agréables. Aussi, et bien que le caprice individuel se donne libre carrière, la vogue est surtout aux bottes écarlates ou aux bottes blanches brodées de rouge. Il serait difficile d'imaginer un plus comique spectacle que celui de toutes les jambes jaunes, violettes, bleues, cramoisies et blanches qui couvraient la grève au moment de notre entrée dans le port.

Sur environ deux cents âmes, Upernavik compte une vingtaine de Danois et un plus grand nombre de « sang-mêlés. » Je trouvai à recruter dans cette population, grâce à M. Hansen, trois chasseurs et un interprète sans compter deux marins danois; nous étions ainsi vingt à bord. Voici les noms de mes nouvelles recrues :

Pierre Jansen, interprète et surintendant des chiens.

Charles-Émile Olsurg, matelot.

Charles-Christian Petersen, matelot et charpentier.

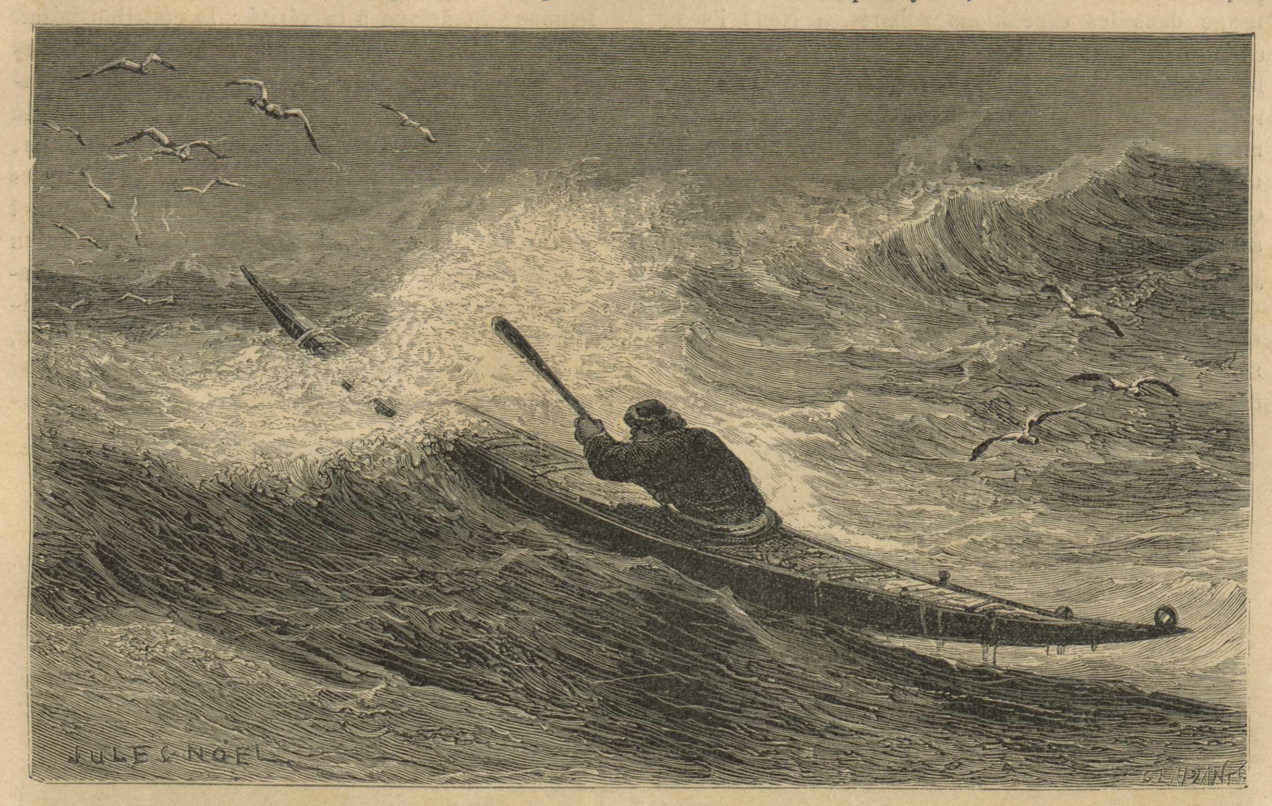
Pierre, Marc et Jacob, Esquimaux convertis, chasseurs et conducteurs d'attelages.

La cordialité touchante des habitants d'Upernavik m'a laissé le plus doux souvenir ; je ne puis me rappeler sans émotion leur désir de nous être utiles et leurs généreux efforts pour nous procurer ce qui nous manquait encore ; j'ajoute, à leur louange, que tous ces services étaient complétement désintéressés ; ils refusaient opiniâtrément ce que je pouvais leur offrir, et c'est à peine si je parvins à faire accepter à quelques-uns un baril de farine ou une boîte de conserves. « Vous n'en aurez que trop besoin pendant votre voyage, » répondait-on partout. M. Hansen renvoya même à bord le présent que j'avais cru devoir lui faire en échange de l'attelage dont il m'avait libéralement fait cadeau. Aussi me sembla-t-il que je ne pouvais quitter l'établissement sans donner à ces braves cœurs un témoignage de ma profonde reconnaissance. La veille de mon départ, j'invitai à une collation les représentants du roi Frédéric VII; j'expédiai à terre mon secrétaire, M. Knorr, muni de cartes d'invitation céré-




Oumyak groënlandais, barque pagayée par des femmes. — Dessin de Jules Noël d'après le capitaine Graah.

monieusement écrites sur beau papier de Paris, et scellées de cire parfumée. Quelques heures après, il était de retour, ramenant six personnes avec lui : les deux dames du presbytère, Mme et M. Hansen, le




Esquimau groënlandais et son kayak (voy. p. 118). — Dessin de Jules Noël d'après le commandant de Haven (*Grinnell expédition*).




La haute école du kayak (voy. p. 118). — Dessin de Jules Noël d'après le capitaine C. F. Hall (*Life vith the Esquimaux*).

pasteur et le docteur Rudolf; le capitaine du Thialfe les avait déjà précédés sur notre bord.

En présence d'hôtes si inaccoutumés, notre vieux coq suédois et le maître d'hôtel avaient à moitié perdu

la tête : préparer un lunch pour des dames était complétement en dehors des traditions de la cuisine en usage dans les expéditions polaires. « Non! ils ne comprenaient pas le capitaine! » Tout en maugréant, le steward s'empressa de fourrer dans un autre coin les cuirs de phoques entassés dans la cabine : il n'en resta que l'odeur, ce qui était déjà bien assez; mais sa figure ne commença à se dérider que lorsque les nombreux plats dus à ses actives combinaisons furent déposés fumants sur la nappe blanche, jusque-là précieusement gardée dans une armoire secrète. Le brave homme s'était surpassé, et, en dépit des sinistres prédictions qu'il faisait en confidence à son ami le cuisinier : « C'est moi qui vous le dis! tous ces gaspillages nous mèneront à la ruine! » son visage se rassérénait par degrés et finit par prendre l'expression du plus légitime orgueil.

Rendons hommage à la vérité : la collation faisait grand honneur à nos officiers de bouche; les viandes et les légumes conservés offraient une diversion agréable aux habitants de ce pays de phoques; les lacs du Gröenland avaient fourni leurs magnifiques saumons, et, pour ma part, je tirai de leur cachette des vins éclos au soleil de France et sous le ciel doré de l'Italie, et le rhum de Santa-Cruz qui nous servit à faire un punch délicieux. — La conversation fut bien un peu languissante au commencement, mais après quelques minutes, chacun y mit du sien : anglais, danois, allemand, latin abominable, tout se mêla aussi harmonieusement que les ingrédients du punch. On but au roi, au prési-




Navires baleiniers dans les eaux de la baie de Melville. — Dessin de Jules Noël d'après le capitaine de Haven (*Grinnell expédition*).

dent, à notre bonne chance, à tout et au reste; on nous adressait force speeches où naturellement, abondaient les allusions aux successeurs des glorieux fils d'Odin; les têtes s'échauffaient, et l'un de nous, stimulé par le tribut de louanges qu'on venait de payer aux rois de mer et à leurs amours, proposait le toast le plus cher aux marins : « A nos femmes et à nos belles! » mais tout à coup des pas lourds ébranlèrent l'échelle du dôme et le contre-maître apparut, froid et morose, comme autrefois le spectre de Banquo au festin de Macbeth :

« L'officier de quart, monsieur, vous fait dire, monsieur, que les chiens sont à bord, monsieur, et qu'on est prêt à lever l'ancre, comme vous l'avez ordonné, monsieur!

— Bien. Et le vent?

— Léger et soufflant du sud, monsieur. »

Il n'y a pas à hésiter, il faut jeter nos hôtes à la mer, avec toute la politesse possible.

Les messieurs cherchent en toute hâte les châles et les manteaux des dames; les dames elle-mêmes sont précipitées dans le canot, le docteur Rudolph se charge de notre courrier, promettant de le remettre au consul américain de Copenhague.

Le cabestan crie, la goëlette déploie ses ailes blanches, et nous sentons se rompre le dernier lien qui nous attachait au monde, au monde de l'amour, du soleil et des vertes prairies, en voyant sur la colline d'Upernavik, disparaître les rubans aux brillantes couleurs et les mouchoirs blancs qui nous saluaient encore.

Upernavik marque à la fois l'extrême limite du monde civilisé et de la navigation relativement facile. Le danger réel commençait pour nous, au moment

même où nous distinguions encore la petite église à pignons adossée à la colline noire.

Navigation de la baie de Baffin. — *Le Pack du milieu.* — *Les eaux du nord.* — La *baie de Melville.* — Brouillards, neige et icebergs. — Hans le Groënlandais. — Le détroit de Smith. — Tempête. — Le cap Alexandre. — La baie de Hartstène.

Maintenant nous allions avoir à compter non-seulement avec les glaces, sous toutes les formes et sous toutes les dénominations — *iceberg*[1], *pack*, *floe*, — mais encore avec les courants et les vents, venant de tous les points de l'horizon se heurter et se confondre au centre de la baie de Baffin. Là s'étend l'immense *pack du milieu*, que tout navigateur, tout baleinier, à la destination *des eaux du nord*, c'est-à-dire du débouché des détroits de Smith, de Jones et de Lancastre, est obligé de contourner par l'est, bien heureux lorsqu'il n'est pas arrêté une fois sur deux par la soudure du terrible pack avec la glace de côtes qui remplit presqu'en tout temps la concavité de la baie de Melville. Les rivages de cette baie apparaissent sur la carte comme une simple courbe décrite par la ligne de côtes du Groënland septentrional, mais le marin donne à ces parages une bien plus grande extension que le géographe. Il comprend, sous le nom de baie de Melville, toute la partie orientale de la baie de Baffin qui commence au sud avec *la glace du milieu*, et se termine à l'autre extrémité avec les *eaux du nord;* l'espace de mer ouverte désignée par cette appellation ne s'étend guère au sud du soixante-seizième parallèle et souvent doit




La baie de Melville en été. — Dessin de Jules Noël d'après le capitaine de Haven (*Grinnell expédition*).

être cherché plus haut. Quant à l'immense radeau formé par le *Pack ou glace du milieu*, il s'étend de cette limite jusqu'à celle du cercle polaire. — Toujours plus ou moins en mouvement, il semble obéir à l'impulsion des courants venant du pôle, ainsi que le prouvent de nombreux faits tirés de l'histoire de la navigation moderne et notamment la dérive du célèbre petit steamer *le Fox*[2], qui, scellé dans un des replis de l'immense radeau glacé par la latitude du cap York, descendit avec lui vers le sud, pendant neuf mois et ne fut délivré que sous le cercle arctique.

Telle était l'avant-scène du théâtre de nos opérations projetées, tels étaient les obstacles que nous avions à vaincre avant le début.

Nous traversions une mer que pas un navire n'a parcourue sans y rencontrer les glaces, et de quel droit m'attendre à une autre fortune pour notre goëlette ? Le brouillard était si intense qu'à peine pouvait-on distinguer la vigie sur le gaillard d'avant; puis la neige commençait à tomber, la grêle bruissait, le vent sifflait à travers le gréement et les lourdes vagues déferlant sur nous inondaient les ponts et menaçaient de nous engloutir: je n'oublierai jamais nos dix premières heures dans la baie de Melville.

Vers la fin de cette course folle et désordonnée, mon

1. *Iceberg*, montagne de glace flottante détachée des glaciers des terres arctiques; — *Pack*, amas de glaces de grande étendue, formé de l'entassement et de la superposition des glaces de toutes provenances et de toute origine, mêlées par les courants et les tempêtes; — *Floe*, champ de glace marine formée par la congélation de l'eau de mer.

2. *The voyage of the Fox*, by captain M'. Clintock. 1857-1859. — Voy. *Tour du Monde*, t. Ier, p. 18.

oreille attentive au moindre son, saisit le clapotis de l'eau sur les brisants, sans toutefois pouvoir préciser de quel côté venait le danger.

Le bruit se rapprochait toujours; un iceberg projeta faiblement sa blancheur indécise au milieu du brouillard : nous n'avions plus le temps de réfléchir et il était trop tard pour nous détourner. En serrant le vent avec la goëlette nous nous précipitions de flanc sur l'obstacle; nous ne savions sur quel point gouverner : on ne distinguait pas les contours de la montagne, seulement on pouvait entrevoir une énorme lueur et une ligne de brisants couverts d'écume.

Je l'ai toujours pensé : quand on ne sait à quoi se résoudre, le plus sûr est de ne rien faire, et dans les présentes circonstances ce fut notre salut. Si j'avais obéi à ma première impulsion et mis la barre au vent, nous courions vers la ruine; mais nous glissâmes, tout près de cet affreux monstre, et nous échappâmes ainsi à une collision qui certes aurait été instantanément fatale à notre pauvre goëlette et à tous ceux qui la montaient; la vergue de misaine en effleura le bord; le mur de glace nous couvrit de son embrun, et, quelques instants après, l'iceberg rentra dans les ténèbres d'où il avait émergé si soudainement.

« Rasés de près! » dit maître Dodge, toujours de sang-froid.

— Très.... très-près! » grelotta Starr, frissonnant encore, comme s'il venait de recevoir une douche glacée.

Le vieux cuisinier avait été sommé à comparoir sur le pont pour aider à la manœuvre, et, au milieu de la terreur générale, on l'entendait murmurmer : « Je voudrais savoir comment le dîner de ces messieurs sera prêt si on me dérange comme cela pour tirer sur des câbles! » Le bonhomme n'avait pas l'air de se douter qu'un instant auparavant « ces messieurs » ne pensaient guère avoir plus jamais besoin de ses services.

Le 25, à midi, nous rencontrâmes le premier champ de glace. Pendant vingt-quatre heures j'avais anxieusement surveillé la mer et je m'étais persuadé que nous franchirions la baie sans la moindre escarmouche avec l'ennemi, lorsqu'une ligne blanche se dessina devant nous; nous l'atteignîmes bientôt et profitant d'une large trouée, nous entrâmes chargés de toute notre toile; le danger se trouva beaucoup moins grand que nous ne l'avions pensé; le banc avait une largeur de près de trente kilomètres, mais la glace n'était pas compacte et nous pûmes nous frayer une voie sans trop de difficultés.

En cinquante-cinq heures nous avions traversé la baie de Melville; nous entrions dans les « eaux du Nord. »

Près du cap York, je longeai le rivage, cherchant les indigènes. Les lecteurs des récits du docteur Kane n'ont peut-être pas oublié que ce navigateur avait emmené des établissements du Groënland un chasseur nommé Hans qui, après lui avoir été fidèle pendant près de deux années, l'abandonna pour une belle, et alla vivre avec les esquimaux sauvages qui habitaient les bords septentrionaux de la mer de Baffin. Supposant qu'il n'avait pas tardé à se lasser de son exil volontaire, et qu'il attendait probablement au cap York un navire quelconque qui voulût bien le rapatrier, je m'avançai à une portée de fusil de la berge, sur laquelle je découvris bientôt un groupe d'êtres humains qui faisaient force signes pour attirer notre attention; je descendis dans

Portrait de Hans en 1853. — Dessin de A. de Neuville d'après le docteur Kane (*Arctic Explorations*).



Hans, en 1860, découvrant le vaisseau de Hayes. — Dessin de A. de Neuville d'après le docteur Hayes.

un canot, et, de vrai, il était là devant nous, l'objet de mes recherches, nous regardant de tous ses yeux; il me reconnut parfaitement ainsi que M. Sonntag et se rappela même nos noms.

Six ans de séjour parmi les naturels de cette côte désolée l'avaient entièrement abaissé au niveau de leur laideur dégoûtante; il était accompagné de sa femme portant son premier-né sur son dos, dans un capuchon de cuir, de son beau-frère, jeune garçon au regard vif et brillant et de sa belle-mère « vieille commère à la langue bien pendue. » Ils étaient tous vêtus de peaux et nos hommes les examinaient avec la plus grande curiosité; jusque-là, nous n'avions pas encore rencontré d'Esquimaux entièrement sauvages.

A travers des rochers abrupts et de hauts amas de neige, Hans nous conduisit à sa tente, située sur une colline escarpée à deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, position étrangement incommode pour un pêcheur, mais très-convenable comme poste d'observation. C'est là que pendant de longues années, il avait guetté le navire tant désiré; les étés s'enfuyaient et il soupirait toujours après sa patrie et les amis de sa jeunesse. La tente était un assez triste logis en cuir de phoque, à la mode esquimaude et à peine assez large pour abriter la petite famille qui se pressait autour de nous.

« Hans voudrait-il venir avec moi ?

— Oui.

— Avec la femme et le marmot ?

— Oui.

— Voudrait-il venir sans eux ?

— Oui. »

Je n'avais pas le loisir d'examiner à fond l'état de son esprit, et sachant par ouï-dire que la séparation de deux époux est un événement regrettable, je donnai à la jeune Esquimaude le bénéfice des conventions de notre monde civilisé, et je l'emmenai à bord avec le mari, le poupon, la tente et tous leurs pénates. La vieille et le garçon aux yeux noirs criaient et voulaient nous suivre, mais n'ayant point assez de place pour tout ce monde, je les abandonnai aux soins du reste de la tribu, au nombre d'une vingtaine; ces Esquimaux accouraient joyeusement sur la colline; je leur distribuai quelques cadeaux, et retournai vers le navire.

La placidité de maître Hans n'avait pas été un seul instant troublée; il eût certainement été tout aussi satisfait de laisser sa femme et son enfant à leur sauvage parenté, et si je l'avais alors connu tel que j'appris plus tard à le faire à mes dépens, je n'aurais pas perdu quelques heures à interrompre le cours de sa barbare existence.

A cinq heures du soir, je me retrouvai sur la goëlette; le vent avait fraîchi pendant mon absence, et voulant profiter de ce changement favorable, je m'étais hâté de revenir sans prendre le temps de visiter à quelques kilomètres à l'est du cap, un village esquimau situé au nord d'une profonde baie, tout près d'un endroit nommé Kikertait (le lieu des îles).

En prévision d'une survente et d'une rude nuit, Mac Cormick avait pris un ris, et la goëlette avec ses voiles frémissantes et gonflées semblait aussi impatiente qu'un lévrier tenu en laisse; lorsqu'on eut mis la barre au vent, elle tourna vers le nord par un mouvement des plus gracieux, et après s'être arrêtée comme pour prendre son élan, elle fila sur la mer avec une vitesse de dix nœuds à l'heure. Iles, caps, baies, icebergs, glaciers, disparaissaient derrière nous, et, tout enivré de cette chance extraordinaire, l'équipage était de fort bruyante humeur. Pendant que nous traversions successivement les groupes d'icebergs, j'observais avec curiosité l'insouciante audace qui animait les hommes du quart. Dodge était sur le pont, Charley, vieux loup de mer qui avait roulé par tous les temps et toutes les latitudes, tenait le gouvernail, et il me semblait qu'entre les deux s'établissait une sorte d'entente tacite dans le but d'expérimenter de combien on pouvait approcher des glaces sans les toucher. Nous passions souvent dans des canaux très-étroits, et la goëlette, au lieu de suivre le milieu du chenal, venait sur l'un ou sur l'autre bord au moment le plus critique. Naturellement, « ce n'était pas leur faute. » Lorsque je réprimandai Charley sur sa manière de gouverner, il m'assura que le navire ne pouvait obéir à la barre lorsque, par le vent qu'il faisait, il portait tant de toile à l'arrière. Je fis donc loffer et mettre la grand' voile au bas ris, et soit qu'ils n'eussent plus d'excuse raisonnable pour agir autrement, soit que nous eussions paré à une difficulté réelle, le bâtiment put suivre une route se rapprochant un peu plus de la ligne droite; nous filions sur cette mer sans lames avec une rapidité qui donnait le vertige.

Cette course effrénée faillit aboutir à une catastrophe. Devant nous se dressaient deux hauts sommets de cristal à peine séparés par un intervalle de vingt brasses; il eût fallu dévier de notre chemin pour les éviter et je demandai à Dodge s'il se faisait fort de diriger la goëlette à travers l'étroit passage; toujours prêt à courir au-devant du péril, il assuma volontiers cette responsabilité, mais quelle fut notre terreur en reconnaissant, trop tard, pour tourner à droite ou à gauche que ces blocs étaient deux fragments du même colosse et se réunissaient à quelques pieds seulement au-dessous de la surface de la mer; par bonheur, la transparence de l'eau en dissimulait la profondeur réelle, mais la quille toucha deux fois sur ce terrible défilé et pendant que la goëlette jouait, avec une sorte d'hésitation, le dangereux rôle de traîneau, j'avoue que j'eusse voulu être à mille lieues du gaillard d'avant.

Pendant cette navigation, nos nouveaux amis divertissaient fort l'équipage. Hans était dans la jubilation et le laissait voir autant que le permettait sa stupide nature; sa femme montrait un curieux mélange d'orgueil et d'ébahissement, et tout écrasée par l'imprévu de sa nouvelle situation, elle semblait avoir contracté une grimace chronique; le marmot criait, hurlait, riait, comme tous ceux de son âge.

Armés de seaux d'eau chaude, de savons, de peignes, de ciseaux, les matelots se mirent en devoir de préparer

ces intéressants personnages aux chemises rouges et aux autres élégances de la civilisation; cette partie du programme les ravissait d'aise : ils se pavanaient sur le pont avec l'air d'importance comique de nos petits garçons le jour de leur première culotte; mais hélas! terribles choses que l'eau et le savon!... La femme, que les préparatifs avaient d'abord mise en belle humeur, se prit à pleurer et à demander à son mari si c'était là un rite de la religion des hommes blancs. L'expression de son visage indiquait qu'elle n'y voyait qu'un mode de torture. La cérémonie faite, le matelot qui remplissait le rôle de chambellan et ne paraissait pas très-enthousiaste de cet accroissement de notre famille, les fourra pour la nuit parmi les toiles et les câbles des écubiers, tout en grommelant à demi-voix : « Là, du moins, ils seront utiles à quelque chose, ils serviront de doublure à nos bossoirs! »

La côte que nous suivions en ce moment est des plus intéressantes pour un géologue : la formation trappéenne de l'île Disco reparaît au cap York; les rivages sont abrupts, élevés, déchiquetés, coupés de profondes gorges dont le pittoresque est encore augmenté par les nombreux fleuves de glace qui en remplissent les estuaires. Les roches ignées sont interrompues au cap Athol, sur la partie sud du détroit de Wolstenholme et les couches de grès et de grauwacke qui frappaient mes regards sur ce point, ainsi qu'à l'île Saunders, et plus haut, vers le cap Parry, me remettaient en mémoire les luttes périlleuses des années d'autrefois.

A huit heures du soir, nous passâmes devant la baie de Booth où j'avais eu, en 1854, mes quartiers d'hiver, lors de mon voyage en canot; aidé de ma longue-vue, je distinguais les rochers au milieu desquels nous avions bâti notre hutte : ils ne me rappelaient guère de souvenirs heureux[1].

Nos chiens nombreux avaient pratiqué une rude saignée à nos provisions d'eau douce; aussi, pendant la nuit, les hommes de quart furent occupés à faire fondre la neige qui couvrait le pont; nous pêchâmes au filet quelques morceaux de glace d'eau douce, fragments d'icebergs désagrégés.

Vers l'aube, le vent tourna au nord-est, dissipa les nuages et nous montra la terre Le cap Alexandre, dont les hautes falaises gardent l'entrée du détroit de Smith, paraissait à trente-six kilomètres tout au plus, et le cap Isabelle, qui en est éloigné de soixante-quatre, était visible sur la côte opposée. Cinglant vers le cap Saumarez, nous trouvâmes un chenal entre le champ de glace et le rivage, mais nous passâmes la plus grande partie du jour à maugréer contre un calme irritant pendant lequel un fort courant de marée nous promenait alternativement au nord et au midi de la côte; il nous fallait avoir presque constamment recours aux canots pour nous garer des icebergs très-nombreux dans ces parages et dont quelques-uns étaient de dimensions formidables. A la fin cependant, un bon vent nous poussa vers le détroit de Smith, but de nos désirs. Tournés vers le cap Isabelle, nous eûmes un instant toutes les bonnes chances pour nous. Mais notre joie fut de courte durée. Du haut des mâts on signalait une immense banquise, et nous ne fûmes pas longtemps à l'atteindre. Elle était composée des plus énormes champs de glace que j'eusse jamais rencontrés; courant du nord-est au sud-ouest, elle nous barrait la route du rivage occidental; plusieurs glaçons s'élevaient de deux à dix pieds au-dessus de la mer, mesurant par conséquent une épaisseur totale de vingt à cent pieds. S'ils avaient été moins compactes, je me serais risqué à m'ouvrir un passage entre eux, mais dans l'état où ils se présentaient, une pareille tentative eût été un véritable suicide.

Ces glaces paraissaient interminables : on ne découvrait plus d'espace libre dans la direction du cap Isabelle.

Nous fûmes bientôt délivrés de toute indécision : une affreuse tempête fondit soudain sur nous et ne nous laissa d'autre alternative que de tâcher d'atteindre la côte pour y trouver un abri; notre position était des plus critiques; l'épaisse banquise que nous avions longée la nuit précédente s'étendait sous le vent; elle nous coupait la retraite et nous enlevait toute possibilité de courir vent arrière.

Le 28 et le 29 août, le vent souffla avec rage. — En partie protégés par la côte, nous l'avons parcourue à la recherche d'un mouillage; nous nous trouvions en ce moment en dehors du cap Saumarez, à deux milles de la terre. Ayant manqué l'île Sutherland, nous descendions le long de la côte pour chercher un abri dans une baie profonde située au-dessous, mais le vent, contournant le cap, nous rejeta en arrière et nous essayâmes de nous traîner vers la terre pour mouiller dans une petite anse que nous apercevions tout près, et pour tâcher d'y réparer nos voiles déchirées. — L'écume rejaillissait sur le pont et le recouvrait d'une couche d'eau qui gelait instantanément; de longs glaçons pendaient des agrès et des œuvres mortes; les soubarbes et autres filins étaient de l'épaisseur du corps d'un homme, et tout à l'encontre des habitudes maritimes, nous dûmes répandre des cendres sur le tillac.

Je comprends aujourd'hui qu'une semblable tempête ait forcé, en 1852, Inglefield à fuir le détroit de Smith. Il lui aurait été impossible de continuer sa route, *l'Isabelle* eût-elle eu le double de chevaux-vapeur.

Je transcris mes notes : — « Sans les falaises qui nous protégent, nous serions entraînés encore plus vite, et vers notre ruine, très-probablement.

« Les rafales sont effroyables, et pendant les accalmies qui les suivent, le vent semble reprendre des forces pour une nouvelle bourrasque.

« La côte, qui ne nous abrite que par intervalles, est de l'aspect le plus sinistre; ses falaises ont près de douze cents pieds d'élévation, et leurs sommets et les montagnes qui les dominent sont couverts de neiges récemment tombées. La tourmente roule celles-ci en tourbillons par-dessus la haute muraille et nous les jette en lourdes averses. Ce doit être un beau spectacle.... de

1. Voy. *Kane's arctic explorations*, 2 vol. in-8°; Philadelphie. 1856.

loin. L'hiver sera précoce. En 1853, ces mêmes collines, deux semaines plus tard, n'avaient pas encore revêtu leur blanc manteau.

« Impossible de voir une scène plus magnifiquement terrible que celle qui se déploie autour de nous. — La tempête continue à se ruer sur nous avec la même colère ; les blancs talus du cap Alexandre s'éclairent d'une lueur sinistre et se découpent sur le nuage sombre qui couvre le ciel du Nord; au-dessus des falaises roulent et bondissent des flots immenses de neige amoncelée; les tourbillons l'enlèvent des cimes des rochers et la font tournoyer follement dans les airs; chaque ravin, chaque gorge en verse à l'Océan des torrents épais qui, dans leur chute tumultueuse, ressemblent à l'embrun d'une cataracte gigantesque; çà et là, à travers la changeante nuée, les rochers noirs profilent un instant leurs arêtes aiguës pour disparaître aussitôt; le glacier qui descend vers la baie est recouvert d'un éblouissant manteau dont les plis ondoient au souffle de la tempête; le soleil descend lentement derrière l'horizon ténébreux. Mais c'est la mer surtout qui est étrangement sauvage et d'une sinistre splendeur! Autour du cap, elle ne forme plus qu'une vaste étendue d'écume blanchissante; l'eau, fouettée par l'ouragan, rejaillit en gerbes immenses et retombe avec bruit sur les hauts sommets des icebergs. Mon crayon et ma plume sont également impuissants à décrire et ces masses d'écume, bouillonnant, palpitant sur la mer, au gré de la tourmente, s'abaissant dans l'a-




Vue du cap Alexandre. — Dessin de Jules Noël d'après le docteur El. Kane (*Arctic Explorations*).

bîme ou se dressant contre le ciel noir, et ces nuages échevelés et terribles qui s'élancent à travers l'espace, sur les ailes de la tempête hurlante. La terre et la mer mugissent sourdement; l'air retentit de cris horribles, de plaintes désolées comme cette infernale clameur qui, dans le second cercle des damnés, fit pâlir le poëte de Florence, et les nuées de neige et de vapeurs, poussées par les rafales furieuses, montent et descendent et s'entrechoquent avec rage. »

« Balayés par le formidable ouragan, » comme les pâles troupeaux d'ombres que la sentence du juge des enfers précipite dans le noir Tartare, nous ne parvînmes que le 3 septembre seulement à doubler ce terrible cap Alexandre. Contrairement à l'espérance que j'avais conçue (et sur laquelle reposaient nos plans d'avenir) d'aller hiverner sur la rive occidentale du détroit, je dus me trouver heureux de trouver un ancrage sur le pourtour de la baie d'Hartstène. A peine mon pauvre petit navire, disloqué par les secousses de la tempête et les heurts des glaçons, y était-il en sûreté, que la banquise vint s'appuyer sur l'entrée de notre havre et nous y tint bloqués pour un long hivernage.

Pour extrait et traduction,

F. DE LANOYE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Le schooner *les États-Unis* hivernant au port Foulke. — Dessin de Jules Noël d'après M. Hayes.

# VOYAGE A LA MER LIBRE DU POLE ARCTIQUE,

PAR LE DOCTEUR J. J. HAYES, CHIRURGIEN DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS.

1860-1862. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Port Foulke. — Préparatifs d'hivernage. — Travaux variés. — Le coucher du soleil. — Nos attelages. — Chasse. — Visite au lac Alida et au « Glacier de mon frère Jean. » — Excursion sur la mer de glace. — Le premier campement. — Escalade et description du glacier. — Froid et péril. — Le clair de lune.

En l'honneur de mon ami, feu William Parker Foulke de Philadelphie, un des premiers avocats et des plus utiles soutiens de mon entreprise, notre lieu de refuge reçut le nom de Port Foulke. C'est une petite anse bien abritée de tous les vents, si ce n'est de celui du sud-ouest, mais nos récentes aventures ne nous avaient pas appris à redouter ce dernier, et un groupe d'icebergs, échoués à l'entrée du port, nous défendait des champs de glace flottante. J'aurais certainement préféré Fog Inlet (le Havre des Brouillards), où, sous tous les rapports, nous nous fussions trouvés mieux que le docteur Kane à Port van Rensselaer, et où il n'était pas probable que les glaces nous eussent retenus beaucoup plus longtemps qu'à Port Foulke; mais nous n'avions pas la liberté du choix. Nous avions, du moins, la certitude de pouvoir nous échapper de bonne heure de notre prison l'été suivant et de ne pas y laisser notre goëlette prise au piége, comme le navire *l'Advance* l'avait été au port Rensselaer ; en outre, le gibier paraissait abondant, et cette ressource n'était pas à dédaigner.

A quinze kilomètres nord-est du cap Alexandre, nos quartiers d'hiver étaient éloignés de ceux du docteur Kane de trente-six seulement en latitude et de cent cinquante en contournant les côtes. Port Foulke est une petite crique bien enfoncée dans une chaîne de rochers escarpés, à l'aspect lugubre, aux falaises de syénite d'un brun rouge sombre; au fond de la baie, cette chaîne est interrompue par une série de terrasses. Elle se termine à une de ses extrémités par trois petits îlots qui figurent dans mon journal sous le nom des Trois Jouvenceaux, et qui portent sur ma carte ceux de Knorr, Radcliffe et Starr.

Je n'attendis pas que la glace se fût entièrement refermée derrière nous pour m'occuper de tout organiser

1. Suite. — Voy. page 113.

pour l'hivernage; goëlette d'abord, équipage ensuite; sans doute, la science ne fut pas oubliée ; il fallait toutefois pourvoir au plus pressé; il y avait fort à faire, mais je n'en étais pas à mon premier voyage arctique.

MM. Sonntag, Radcliffe, Knorr et Starr se chargèrent des recherches scientifiques qu'il nous était possible d'entreprendre. Jensen, Hans et Pierre, furent promus au titre de chasseurs de l'expédition. Sous les ordres de M. Dodge, une escouade, comprenant la majeure partie de nos hommes, descendit la cargaison dans les canots et la transporta au rivage, d'où, au moyen d'une grue improvisée, on la déposa sur une des terrasses inférieures, à trente pieds au-dessus de la marée haute, dans un magasin construit en pierres sèches et recouvert de nos vieilles voiles. Cette opération présenta de graves difficultés : l'eau étant peu profonde, la berge très-inclinée et la glace trop récente pour porter un traîneau, il fallut former et entretenir un canal pour le va-et-vient continuel des bateaux entre le navire et le rivage. — Mac Cormick et le charpentier, aidés des bras restés disponibles, préparaient la goëlette pour son long sommeil d'hiver : les voiles furent détachées, les vergues descendues, le haut des mâts bien enveloppé et le pont couvert d'un toit de planches formant une chambre de huit pieds de hauteur vers le faîte et de six et demi sur les côtés; une tenture de papier goudronné en cachait tous les joints; quatre fenêtres servaient à la ventilation et laissaient entrer la lumière (la longue nuit arctique n'était pas encore commencée). Entre les ponts, la besogne ne manquait pas : la câle planchéiée, râclée, lavée à l'eau de chaux, fut convertie en cabine pour l'équipage ; on installa le poêle de la cuisine au centre de la pièce, sous la grande écoutille à laquelle fut adapté un appareil très-simple pour fondre la neige et la glace; ce n'était autre chose qu'un long cylindre double, en fer galvanisé et chauffé par la cheminée du fourneau; un énorme baril recevait l'eau claire et très-pure qui en découlait sans cesse : notre *fontaine* fournissait largement à tous les besoins du bord.

Le 1er octobre, tous nos préparatifs furent terminés et nous pendions la crémaillère dans nos quartiers d'hiver; le festin était fort présentable, assurément : pour relevé de potage, on nous servit un saumon d'Upernavik, et la table pliait sous le poids d'un plantureux cuissot de renne, flanqué de gibelottes de lapin et de pâtés de gibier.

Le fait est que nous marchions vers l'hiver, pleins de confiance dans le commissariat aux vivres; l'appétit formidable et les vigoureux estomacs que nous assuraient l'air vivifiant et nos rudes labeurs, pouvaient se déclarer satisfaits du présent et confiants dans l'avenir; accrochés aux haubans transformés en étal, une douzaine de rennes attendaient leur tour, et nombre de lapins et de renards étaient suspendus aux agrès. Nos Nemrods ne rentraient jamais *bredouilles :* ils rencontraient fréquemment des troupeaux de quinze à cinquante rennes, et Jensen, qui, pendant plusieurs jours, campa sur le terrain de chasse, avait déjà *caché*, selon la méthode esquimaude, la chair d'une vingtaine de ces animaux, sans compter tous ceux qu'il expédiait à bord; moi-même, j'en tuai trois dans une heure. Toutes ces provisions n'étaient pas de trop et nos chiens y faisaient de terribles brèches; nous conformant à l'usage esquimau, nous ne leur donnions à manger que tous les deux jours, mais les privations et les fatigues du voyage avaient sans doute accru leur voracité naturelle, et il ne leur fallait pas moins d'un renne à chaque repas.

La goëlette dormait chaudement couchée dans son berceau de glace, et il n'était plus besoin de service de bord; je réduisis le quart à un officier et un matelot ; une sentinelle eût suffi. La journée ordinaire qui commence à minuit, remplaça la journée de mer qui commence à midi. Nous franchissions la ligne qui sépare la lumière de l'été de l'obscurité sombre du long hiver polaire, et nous nous préparâmes bravement à cette lutte contre les ténèbres, en hommes déterminés à leur opposer une énergie à toute épreuve, et une bonne humeur inaltérable. Le caractère personnel de mes associés était d'un bon augure pour l'avenir : il présentait des nuances assez différentes pour bannir l'uniformité de nos relations quotidiennes, et cependant leur union, leur esprit de corps me garantissaient la durée de cette parfaite harmonie qui résulte du consciencieux accomplissement du devoir de chacun.

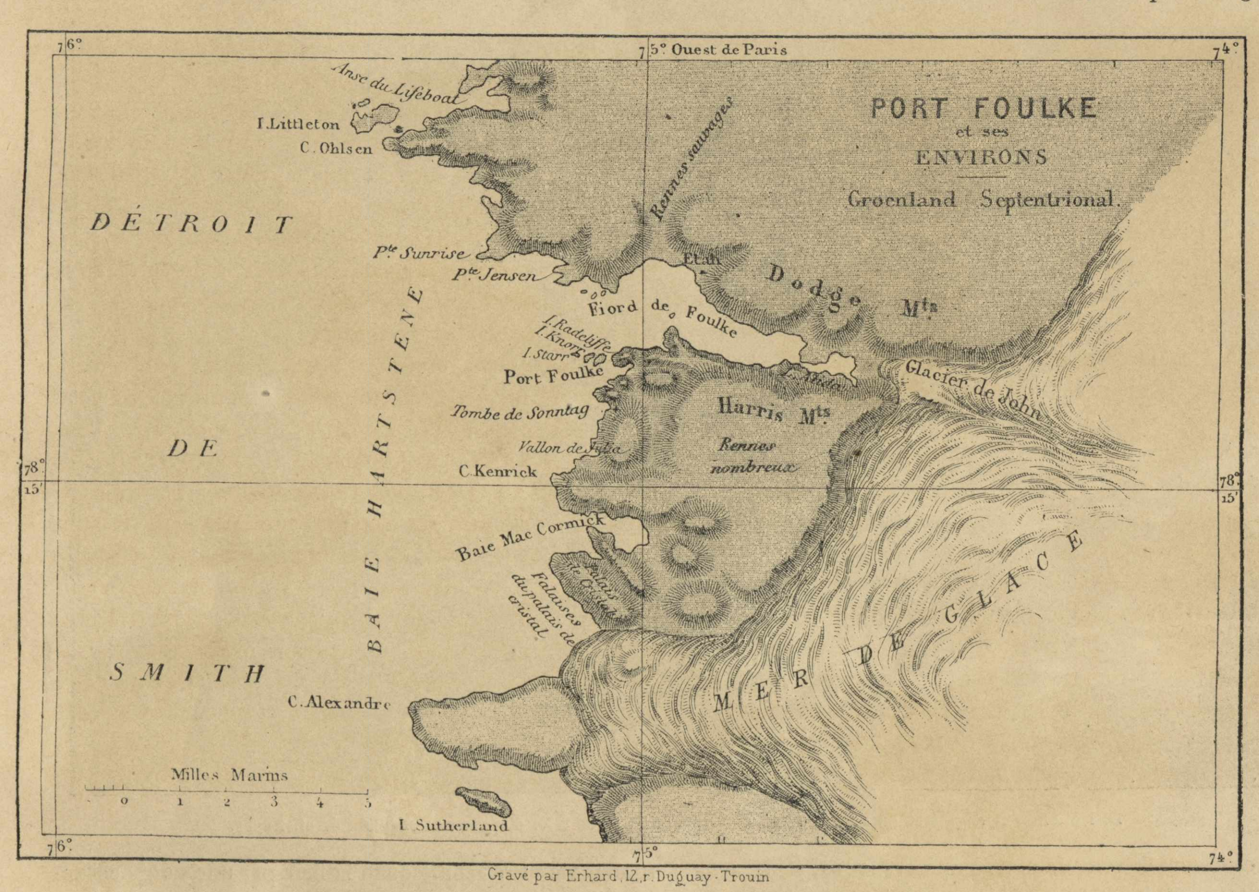
Le 15 octobre, le soleil disparaissait pour quatre longs mois derrière les collines méridionales; nous ne parlâmes d'autre chose le soir, et je pouvais facilement lire sur les traits de mes compagnons que leurs pensées le suivaient dans sa course vers le sud; un voile de tristesse s'abaissait sur la table autour de laquelle nous étions groupés; pendant les cinq dernières semaines nos soucis et nos travaux nous avaient laissé à peine remarquer le déclin du jour, il s'était évanoui lentement, et la morne nuit arctique qui succédait aux ombres grandissantes, nous faisait maintenant sentir pour la première fois que nous étions vraiment seuls dans les solitudes du pôle.

16 *octobre.* — Le dieu de la lumière repose sous la croix du sud et ne parcourt plus sa route céleste au-dessus de nos collines silencieuses ; mais ses rayons d'or s'attardent sur les montagnes et le jour s'arrête encore comme un amant sur le seuil de la maison de la bien-aimée. Les étoiles aux longs et doux rayons pâlissent à l'approche de la froide reine des ténèbres : elle accomplit sa ronde majestueuse dans la nuit solennelle, ses tresses d'argent balayent les mers et les vagues sauvages tombent dans le repos, comme un visage passionné et mobile, soudain touché par la main de la mort.

L'hiver et les ténèbres s'abaissent graduellement sur nous; mais neuf heures de crépuscule par jour nous permettent encore bien des travaux en plein air. Mes arrangements pour la santé et le confort de notre *intérieur* sont terminés, mon système de discipline et d'économie domestique marche à merveille, et je m'assure que mon petit monde va tourner sans cahot autour

de notre goëlette. Maintenant que tout est en règle, je me sens beaucoup plus de liberté et je vais me lancer dans quelques courtes explorations, pendant que le crépuscule dure encore. Aussitôt qu'il m'a été possible, j'ai mis mes gens à l'œuvre pour préparer les divers objets nécessaires à nos campements de voyage. Tout est en ordre depuis quelques jours, mais l'état de la température ne nous a permis que de courtes absences et nous glissons insensiblement dans la nuit.

Ce soir je me couche content : j'ai fait une promenade magnifique. Je suis parti en poste d'assez bonne heure et conduit par maître Jensen, j'ai visité un petit fiord de dix kilomètres de longueur sur trois à six de largeur, qui est situé au nord de notre anse dont il a pris le nom ; c'est l'échancrure la plus orientale de la Baie de Hartstene. Notre départ a été superbe. Un beau traîneau et douze chiens ! Ils sont tous en parfaite santé et courent comme l'éclair. Mon traîneau groënlandais sillonne la glace avec une célérité qui donnerait le vertige à des nerfs mal exercés. Onze kilomètres en vingt-huit minutes, et sans s'arrêter pour souffler ! ils ont refait la même route en moins de trente-trois. Sonntag et moi luttions de vitesse, et je l'ai gagné de quatre minutes. Ah ! si mes amis de Saratoga ou de Breeze-Point pouvaient de loin contempler ces coureurs d'un nouveau genre ! Point n'est besoin d'éponger les chiens ou de les bouchonner : on les attelle au moyen d'un seul trait de dimension variable ; les plus longs



Gravé par Erhard, 12, r. Duguay-Trouin

sont les meilleurs ; ils ne s'emmêlent pas si facilement ; le tirage des chiens placés sur les côtés en est beaucoup plus direct, et si vos coursiers vous entraînent sur la glace amincie, vos chances d'échapper au plongeon sont en proportion de la distance qui vous sépare d'eux. Les traits étant ordinairement de même longueur, les chiens courent côte à côte, et s'ils sont bien attelés, leurs têtes se trouvent sur la même ligne droite ; les épaules des miens sont juste à vingt pieds de la partie antérieure des patins. Les animaux plus faibles sont placés au milieu et l'attelage entier est dirigé à droite ou à gauche suivant le côté où le bout du fouet touche la neige ou frappe les chefs de file s'ils n'ont pas tout de suite compris l'avertissement. On s'aide bien de la voix, mais ce n'est que sur le fouet qu'on peut réellement compter : votre influence sur l'attelage est en raison directe de la manière dont vous savez le brandir. Le fouet esquimau a toujours quatre pieds de plus que les traits et se termine par une mince lanière de nerf durci avec laquelle un habile conducteur fait couler le sang à volonté ; il sait même indiquer d'avance l'endroit où il touchera le réfractaire. Pendant notre course d'aujourd'hui, Jensen me montrait un jeune chien qui venait de mettre sa patience à une rude épreuve : « Vous voyez cette bête, me disait-il en mauvais anglais ; je prends un morceau de son oreille ! » et comme il parlait encore, le fouet claquait dans l'air, le nerf s'enroulait autour du petit bout de l'oreille et l'enlevait aussi proprement que l'eût fait un couteau.

Ce fouet n'est autre chose qu'une mince bande de

cuir de phoque non tanné et plus large à son extrémité antérieure; le manche a tout au plus deux pieds et demi; le peu de poids de cet instrument le rend très-difficile à manœuvrer et le mouvement de poignet nécessaire pour enrouler la courroie autour du but est singulièrement pénible et demande de longs et patients exercices : ma persévérance a été récompensée, et si le malheur voulait que j'y fusse contraint, je ne reculerais pas devant la tâche, mais Dieu veuille que je ne sois pas forcé à utiliser le talent que je viens d'acquérir!

Entre tous les durs métiers, je n'en connais pas de plus rude : le fouet doit sans cesse retentir et s'il n'est impitoyable, il devient complétement inutile. Les chiens ne sont pas longtemps à juger la force ou la faiblesse de leur conducteur : ils le toisent en un instant et courent où il leur plaît dès qu'ils ne sont pas parfaitement assurés que leur peau est à la merci du maître : un renard traverse la glace, il trouvent les traces d'un ours, éventent un phoque ou aperçoivent un oiseau et les voilà franchissant les neiges amoncelées et les *hummocks*, dressant leurs courtes oreilles, relevant en trompette leur queue touffue et s'élançant comme autant de loups à la poursuite du gibier. Le fouet tombe alors sur eux avec une énergie cruelle; oreilles et queues de s'abaisser, chiens de rentrer dans la bonne voie, mais malheur à l'homme qui se laisse déborder!

Désirant essayer mes forces, j'avais voulu faire le tour du port. Le vent soufflait arrière, et tout allait à merveille; mais quand il fallut revenir, les chiens ne se trouvèrent pas de cet avis : ils ne détestent rien tant




Le lac Alida et le glacier du « Frère Jean. » — Dessin de Jules Noël d'après une esquisse de M. Hayes.

que de marcher vent debout. Frais et dispos, ils se sentaient en gaîté et tout disposés à agir à leur guise : il est probable aussi qu'ils voulaient fixer leur opinion sur le nouveau conducteur qui se mêlait de les diriger; du reste, nous étions assez bons amis, je les caressais souvent, mais ils n'avaient pas encore éprouvé la force de mon bras.

Une course des plus récréatives nous amena au bout du golfe; nous eûmes ensuite à franchir, non sans quelque difficulté, les crevasses formées par la marée, puis un haut rempart de glaces; devant nous se trouvait une large et pittoresque vallée enclavée dans de hauts rochers et terminée par un glacier; au centre de l'espace qui nous séparait de ce dernier s'étendait un petit lac de deux kilomètres de longueur, alimenté par le glacier et les neiges fondues que lui versent en été les collines environnantes; il s'écoule dans la mer par une gorge escarpée et étroite portant des traces évidentes du fort courant qui y débouche dans la saison du dégel; les bords en sont couverts en certains endroits de couches de tourbe ou lits de mousses desséchées et durcies. Voilà un supplément bien venu pour notre provision de chauffage; nous en avons emporté un spécimen qui brûle parfaitement avec l'addition d'un peu de graisse.

D'après le désir de Sonntag, cette jolie nappe d'eau recevra le nom de lac Alida; et la vallée porte celui de Chester, en souvenir d'un endroit bien cher que j'espère revoir; elle a trois kilomètres et demi de long sur près de deux de large, et çà et là, partout où le vent a chassé la neige, un gazon fin et serré attire les bandes de rennes. Plusieurs de ces troupeaux, comptant en tout une centaine de têtes, paissaient l'herbe desséchée de l'été, et



Un traîneau esquimau et son attelage. — Dessin de A. de Neuville d'après une planche originale de M. Hayes.

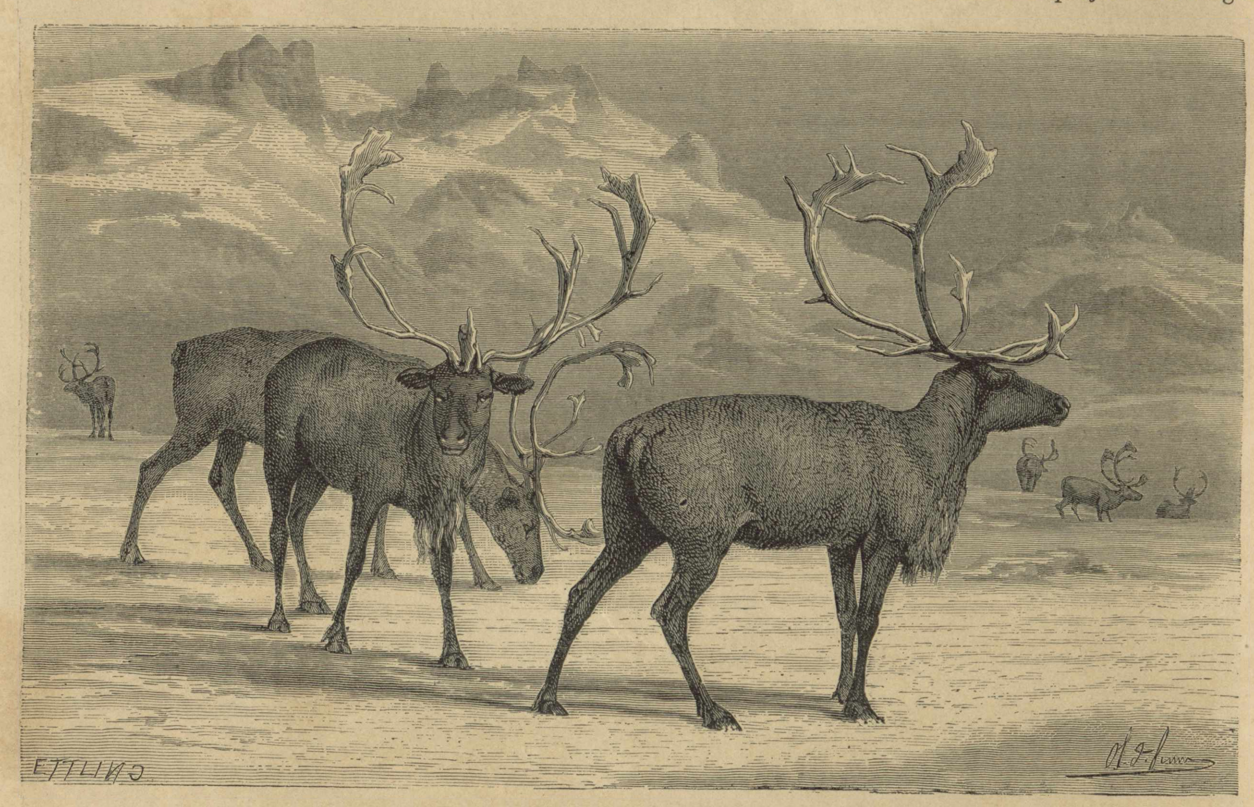
oubliant un moment le but de mon excursion, je ne pus résister à l'envie d'essayer ma carabine. Jensen et moi tuâmes chacun deux énormes mâles. Nous eûmes plus tard la preuve que ces animaux abondent sur les deux côtés du fiord.

Le glacier, découvert d'abord par le docteur Kane, en 1855, fut visité plus tard par son frère, aide-chirurgien dans l'expédition de la Recherche, envoyé par les États-Unis, sous les ordres du capitaine Hartstene, et reçut du premier le nom de « Glacier de mon frère Jean; » l'équipage se contente de *Frère Jean* tout court. Nous l'avions fréquemment vu de la baie et du sommet des collines, mais c'était la première fois que nous en approchions; — nous sommes revenus *chez nous* juste à l'heure du dîner, très-fatigués et transis.

Le thermomètre avait baissé et la bise soufflait d'autant plus aigre.

Le lendemain elle rugissait encore sans merci; cependant elle ne put m'empêcher d'aller visiter de l'autre côté du fiord, à sept kilomètres au nord-ouest, ce que nous appelions en 1853 le village d'Étah; la hutte que je connais si bien était inhabitée; des vestiges nombreux me montraient toutefois qu'elle n'était pas restée sans maître depuis la nuit de décembre 1854, cette nuit de froidure et de misères que je n'oublierai jamais.

Il ne faisait plus jour, même à l'heure de midi; cependant l'obscurité ne nous enveloppait pas encore, et la pleine lune ajoutant sa clarté à celle du crépuscule arctique, je songeai à exécuter mon projet d'une longue



Rennes sauvages. — Dessin de O. de Penne d'après des sujets du muséum.

excursion sur le glacier. — Les rafales du vent s'étaient un peu calmées, et la réussite de ce petit voyage paraissait plus que probable. Quant aux grandes explorations vers le Nord, impossible d'y penser déjà. En dehors de Port Foulke, l'eau n'était pas gelée, et les vagues de la mer se brisaient encore sur le cap Alexandre et le cap Ohlsen, les deux promontoires qui au Sud et au Nord terminent la baie de Hartstene. Évidemment un large espace se trouvait libre à l'ouverture du détroit et s'étendait jusqu'aux « eaux du Nord. » Quand le vent soufflait de ce côté, il fendait et brisait la glace au loin dans notre baie pour la repousser ensuite vers la mer aussitôt qu'il portait vers l'est.

Je formai ma petite caravane de M. Knorr, mon secrétaire, de deux matelots énergiques et résolus, de l'Esquimau Pierre et du volontaire Harvey Heywood « planteur de choux » du Far-West qui s'est joint d'enthousiasme à l'expédition bien que je n'aie pu lui offrir dans le navire qu'une position bien inférieure à son mérite[1].

Le 22 octobre, nos préparatifs étaient terminés : un traîneau portait une petite tente de toile, deux peaux de buffle en guise de matelas, une lampe à cuisine et des provisions pour huit jours; notre équipement personnel ne sera pas long à décrire : chacun de nous avait une paire de bas de rechange en fourrure, une tasse de fer-blanc et une cuiller de fer.

La petite troupe se mit en route et ne s'arrêta qu'au pied du glacier; un premier campement, chose assez peu divertissante en soi, a presque toujours quelque

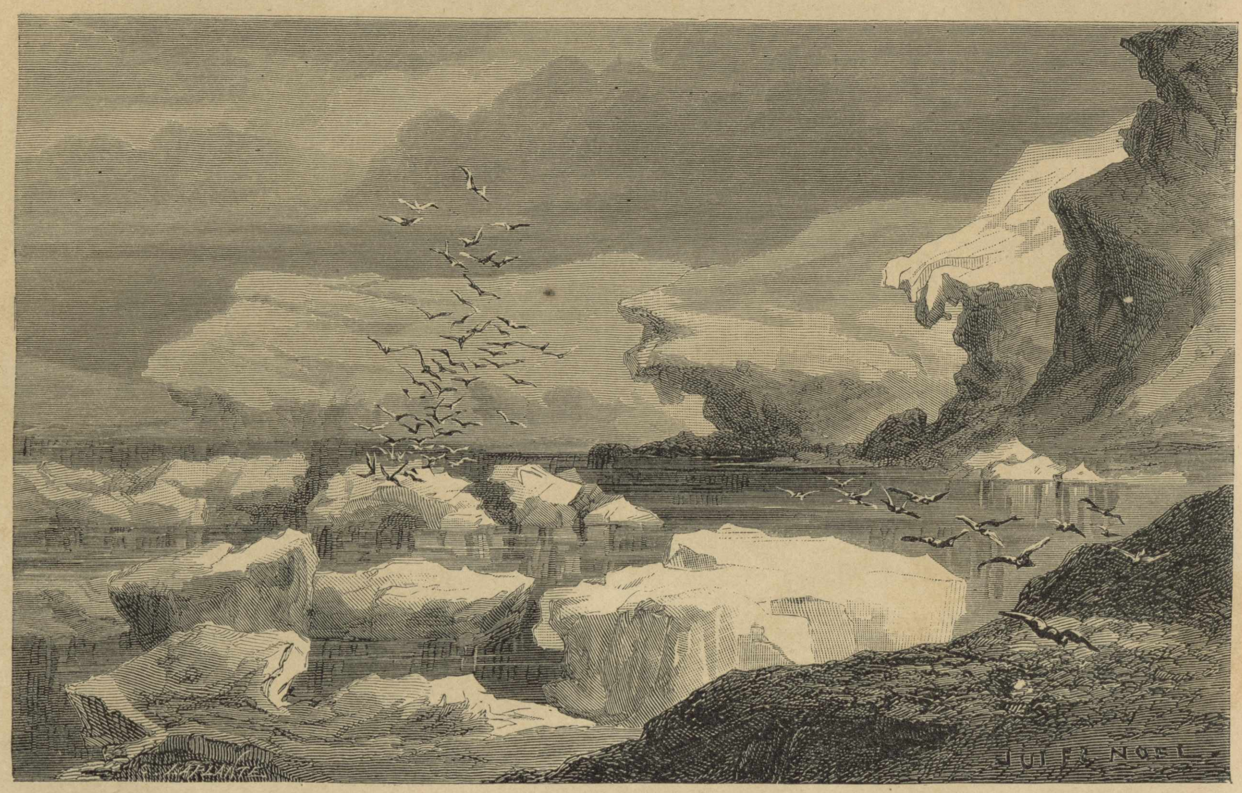
1. M. Heywood, pendant la guerre civile, a noblement conquis un grade d'officier dans l'état-major du corps du génie militaire.

côté agréable, mais notre installation était certes la plus triste qu'il soit possible de voir. Le thermomètre marquait — 24° cent., et nous n'avions d'autre feu que celui de la lampe sur laquelle mijotait le hachis de gibier et chauffait le café qui composaient notre repas du soir. Personne ne put dormir. Notre tente était plantée sur le talus de la colline, au-dessus d'un amas de pierres, lit le plus doux que nous eussions réussi à trouver; nous la démontâmes au clair de lune pour continuer notre route.

J'ai déjà décrit la gorge sauvage où il nous fallait péniblement cheminer avant d'arriver à l'endroit où Sonntag et moi avions pu escalader le glacier. Le traîneau était sans cesse arrêté court par les roches et les blocs de glace, et nos hommes durent l'alléger en prenant sur leurs épaules les vivres et les divers objets qui en formaient le chargement. Parvenus enfin au point où nous nous étions arrêtés la veille, nous nous préparâmes à l'ascension.

Notre première tentative d'escalade fut arrêtée par un accident qui nous inquiéta tout d'abord : l'éclaireur de la caravane perdit pied sur une des étroites marches taillées dans la paroi et glissant sur la pente escarpée, précipita à droite et à gauche ceux qui le suivaient et roula avec eux dans la vallée; par bonheur, ils échappèrent aux rocs aigus qui perçaient la neige aux pieds du *frère Jean*.

Nous fûmes plus heureux une seconde fois, et après avoir hissé le traîneau au moyen d'une corde, nous poursuivîmes notre route avec assez peu d'entrain, fati-




Le glacier de Humboldt (voy. p. 138). — Dessin de Jules Noël d'après le docteur Kane (*Arctic explorations*).

gués que nous étions des rudes labeurs qui nous avaient pris une bonne partie de la journée; la glace était raboteuse, fendillée et à peine recouverte d'un mince tapis de neige. Ma petite troupe tirait péniblemement son traîneau et je marchais en avant pour lui tracer le chemin, lorsque le sol se déroba sous mes pas et je me sentis subitement lancé dans le vide; mais le bâton que je portais sur l'épaule en prévision de l'aventure fit son devoir à point nommé et me soutint au-dessus de la crevasse jusqu'à ce que je fusse parvenu à grimper sur l'une des arêtes. J'avais couru grand risque d'étudier de très-près un intéressant problème, mais je ne fus pas du tout fâché d'attendre encore quelque temps avant de savoir au juste si les fissures du glacier en traversent toute l'épaisseur.

L'aspérité des bords de l'immense glacier vient sans doute de la forme tourmentée du terrain sur lequel ils s'appuient : à mesure que nous approchions du centre, la glace devenait plus unie, moins fendillée, et nous pûmes faire neuf kilomètres avec une sécurité relative; la tente fut dressée, et après un bon souper de hachis de renne, de pain et de café, nous nous endormîmes profondément, beaucoup trop exténués pour nous préoccuper de la température; elle était de plusieurs degrés au-dessous de celle de la nuit précédente.

Jusqu'ici, l'inclinaison du glacier avait été de six degrés environ; dans notre nouvelle étape, elle tomba peu à peu à deux seulement; nous avions quitté la glace dure, et nos cinquante-cinq kilomètres de la journée se firent péniblement sur une plaine de neige compacte et recouverte d'une croûte que le poids de notre corps brisait à chaque pas. A trois pieds de profondeur, la

glace ne paraissait point encore : on ne trouvait que de la neige fortement gelée que la pelle entamait avec une certaine difficulté.

Le lendemain, nous reprîmes notre route dans les mêmes conditions; au bout de quarante-cinq kilomètres, mes hommes s'arrêtaient, harassés de fatigue : le terrible vent d'est nous fouettait le visage, et par 35 1/2 Cent. au-dessous de zéro, nous cherchâmes un refuge sous notre tente; il me fallait renoncer à continuer mon voyage; du reste, j'en avais atteint le but principal, et dans aucun cas je n'eusse osé m'aventurer beaucoup plus loin à cette dangereuse époque de l'année.

Mes compagnons n'étaient pas encore suffisamment aguerris à ces affreuses températures; le froid les avait tous plus ou moins saisis, et deux hommes surtout m'inquiétaient vivement : leur visage était enflé et fort douloureux; ils avaient les pieds glacés, et un jour de retard les exposait à une mort certaine. Mes pauvres camarades ne pouvaient dormir et la souffrance leur arrachait des plaintes continuelles; l'un d'eux semblait même sur le point de s'abandonner entièrement et pour le soustraire à la fatale léthargie qui commençait à le gagner, je dus le pousser hors de la tente et le contraindre à marcher vigoureusement, en dépit de la tourmente.

Les rafales se succédaient toujours plus furieuses; l'intensité du froid allait s'aggravant, et à notre tour, il nous fallut rentrer dans la tempête sous peine d'être infailliblement gelés. Aucun abri ne s'offrait à nous sur la vaste plaine glacée; la moindre hésitation pouvait



Ours polaires. — Dessin de O. de Penne d'après des sujets du Museum.

être funeste à notre grande entreprise en nous condamnant tous à une mort imminente.

Nous étions en effet campés dans une position aussi *sublime* que dangereuse. A cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, à cent vingt-huit kilomètres de la côte, nous nous trouvions au milieu d'un vaste Sahara de glace dont l'œil ne pouvait mesurer l'étendue. L'ourlet de terre qui le sépare de l'Océan avait disparu sous l'horizon; pas une colline, pas un rocher n'interrompait la morne uniformité de cette plaine infinie; seule, notre faible tente, ployant sous l'ouragan, formait une tache sombre sur l'éblouissant tapis de neige. La lune descendait lentement dans le ciel, et son orbe, parfois voilé de fantastiques nuages, nous jetait ses indécises lueurs à travers les flots tournoyants de neige que le vent roulait avec colère dans l'espace sans bornes et qui passaient près de nous dans leur course effrénée, plus doux à l'œil que le duvet, mais terribles à nos pauvres corps comme une grêle de flèches aiguës.

Nous eûmes beaucoup de mal à enlever la tente et à la placer sur le traîneau; la bise soufflait avec rage et nous empêchait de rouler de nos mains, douloureusement roidies, cette toile aussi dure qu'une planche. Mes hommes souffraient horriblement, et leurs doigts, sans cesse gelés, devaient être activement frottés, *pilés* plutôt, pour que l'étincelle de vie, toujours sur le point de s'éteindre, ne s'évanouît pas sans retour. Je ne m'arrêtai point à examiner si l'arrimage était fait suivant les règles de l'art; chaque minute ajoutait au danger et une fuite précipitée était notre seule chance de salut. Aussi, comme le vaisseau qui s'abandonne à l'ouragan après lui avoir vaillamment ré-



Combat avec un ours blanc (voy. p. 139 et 140). — Dessin de A. de Neuville d'après une planche de M. Hayes.

sisté, nous tournâmes le dos à la tempête, et poussés par son souffle puissant, nous redescendîmes en toute hâte la pente du glacier.

Nous avions soixante-douze kilomètres dans les jambes, lorsque je m'aventurai à permettre une halte; le thermomètre marquait — 29 1/2 Cent., la tempête s'apaisait un peu; nous étions à trois mille pieds au-dessous de notre périlleux campement, et ma petite troupe avait bien gagné quelques heures de repos. Mais comme il faisait froid sous la tente! Le vent l'ébranlait sans relâche, et nous avions quelque peine à l'empêcher de s'envoler au loin.

Le lendemain soir, nous arrivions à Port Foulke sains et saufs, mais très-fatigués. La lune nous éclairait pendant cette dernière partie du voyage; à la base du glacier l'air était parfaitement calme, et dans la gorge, dans la vallée, sur le lac Alida, et sur le fiord, nous avancions au milieu de scènes vraiment féeriques. Les nuées chargées de neige passaient comme des fantômes à travers la nuit, voilant et découvrant tour à tour les crêtes des blanches collines; ces ombres nous disaient que l'ouragan hurlait encore là-haut, mais dans notre humble vallée tout était aussi paisible que dans une caverne vainement assiégée par la tempête; sur nos têtes un grand arceau des cieux s'arrondissait profond et bleu. Les douces étoiles, revêtues de la majesté de la nuit, se miraient sur la surface unie du petit lac; le glacier reflétait les pâles rayons de la lune, et les noires falaises allongeaient leurs grandes ombres sur la mer de lumière qui inondait la vallée. Les caps aux cimes déchirées se découpaient sur le fond éblouissant du fiord parsemé d'îles; ses vagues congelées s'étendaient dans la baie pour se mêler ensuite à l'Océan lointain; à l'horizon se profilaient vaguement les hautes montagnes blanches de la côte occidentale et sur la mer flottait une lourde traînée de vapeurs; poussée lentement par la bise, elle laissait voir peu à peu la forme spectrale d'un iceberg émergeant de ses noires profondeurs; une faible aurore boréale frangeait le sombre manteau des vagues, et, derrière cette masse de ténèbres impénétrables, dardait parmi les constellations de soudains jets de lumière semblables à des flèches de feu lancées par les démons d'un autre monde.

.... La goutte de rosée, distillée sur la feuille du palmier des tropiques, tombe sur le gazon et reparaît dans le ruisseau murmurant de la forêt primitive; elle a coulé dans la rivière et de la rivière dans l'Océan; là elle s'est évanouie en vapeur, et portée vers les montagnes du Nord par le vent invisible, elle est devenue un doux flocon de neige; pénétrée par un rayon, la neige se transforme à son tour en un petit globule d'eau; la froide brise succédant au soleil, ce globule se change en cristal, et ce cristal recommence sa course errante et cherche encore l'Océan.

Ainsi le glacier est un immense fleuve de glace, et bien que son extrémité, emprisonnée sous les eaux, ait une tendance à s'élever, elle est longtemps retenue par l'action de la masse à laquelle elle appartient; elle continue à plonger jusqu'à ce que la force d'émersion, augmentant toujours, fasse éclater des fragments qui remontent aussitôt à leur niveau naturel; ces fragments peuvent être des cubes solides d'un demi-mille de côté ou même davantage. La disruption ne s'accomplit pas sans un grand tumulte des eaux, et un fracas qu'on entend au loin. La masse de glace flotte en liberté; les oscillations que lui avait imprimées cette soudaine rupture finissent par se calmer, puis le bloc de cristal s'abandonne au courant et dérive avec lenteur vers la haute mer. C'est une montagne de glace, un *iceberg*, maintenant : le glacier a accompli le rôle que lui assigne, dans les régions polaires, la grande loi de la circulation.

Le glacier par lequel j'avais pénétré dans la mer de glace est un bel exemple de la croissance et de la marche que je viens de décrire. Il forme un large fleuve qui a fini par remplir une vallée de dix-huit kilomètres de longueur; son front qui, ainsi que je l'ai dit plus haut, a près de deux kilomètres de large, est encore à trois kilomètres et demi de la mer. En 1861, j'ai repris les angles et les mesures d'octobre 1860, et reconnu qu'il s'avance de plus de cent pieds par an. Il lui faudra donc un siècle pour qu'il atteigne la baie; et comme l'eau profonde se trouve à onze kilomètres du rivage, cinq cents ans seront nécessaires avant qu'un iceberg de quelque importance puisse s'en détacher. Le mouvement de ce glacier est beaucoup plus rapide que celui de plusieurs autres que j'ai pu explorer. Au sud-ouest du Frère Jean, j'ai constaté que la mer de glace a ses rives échancrées par les hautes collines de Port Foulke et qu'elles descendent à l'Océan par un couloir dont la falaise maritime au-dessus du cap Alexandre a une largeur de trois kilomètres et demi, et se débarrasse déjà de quelques petits icebergs; puis après avoir de son bras gigantesque entouré le cap Alexandre, la mer de glace atteint encore les eaux au sud du promontoire, et, projetant vers le midi une succession de vastes courbes irrégulières, elle a comblé de ses fleuves glacés chaque ravin de la côte groënlandaise, depuis le glacier de Tyndall jusqu'au cap Farewell. Enfin sur le littoral qui regarde le Spitzberg, elle s'étend du cap Farewell aux régions les plus reculées qu'on ait jamais reconnues. Au nord du Glacier de mon frère Jean, elle s'infléchit derrière les hauteurs dont j'ai parlé. Vis-à-vis Port van Rensselaer, au point où en 1854 je l'ai vue avec M. Wilson, elle court entre quatre-vingt-dix et cent dix kilomètres du rivage. Dans cette direction, elle atteint le détroit de Smith par le grand glacier de Humboldt, qui se développe sur la mer pendant cent dix kilomètres; au delà, elle recouvre la terre de Washington et se perd au nord dans des régions inconnues.

Obscurité croissante. — Vie journalière. — Une chasse à l'ours. — Épidémie canine. — Obligé de recourir aux Esquimaux. — Voyage et mort de Sonntag. — Son tombeau.

Les ténèbres s'épaississaient autour de nous, et de plus en plus nous retenaient à bord du navire; à peine si nous avions d'autre clarté que celle de la lune et des

étoiles, et quoique la chasse ne fût pas encore abandonnée, si courtes étaient les heures où nous pouvions en essayer qu'elle ne nous apportait aucun profit; la nuit reposait sur les vallées, et les unes après les autres, les crêtes des collines disparaissaient sous son voile sombre; il fallait nous résigner de notre mieux et attendre en paix le printemps, pour retourner à la vie active et aux travaux en vue desquels notre expédition était organisée. J'extrais de mon journal le compte-rendu de ces longues heures de loisir.

5 *novembre*. — La routine la plus méthodique s'est emparée de notre vie, l'imprévu et l'irrégulier ont entièrement disparu avec le soleil, et une monotonie absolue nous gouverne maintenant. Quel bonheur de déposer pour tout l'hiver la grave responsabilité qui pesait sur moi! Une bonne petite pendule est notre unique souveraine, et à son signal, la cloche du bord répond et nous prescrit ce que nous avons à faire.

On se lève à sept heures et demie. On déjeune une heure après; la collation est servie à une heure, et le dîner à six. A onze heures les lampes s'éteignent et chacun s'en va coucher. Seuls, les veilleurs se promènent sur le pont, et le commandant rédige son journal. Après dîner je fais un whist avec les officiers ou je reste chez moi à jouer aux échecs avec Sonntag et Knorr. Tous nos jours se suivent et se ressemblent. Radcliffe me remet le soir le tableau des observations atmosphériques, et ce tableau lui-même est presque aussi monotone dans son contenu que dans le cérémonial de la présentation. Mac Cormick, à son tour, me rend un compte exact de ce qui se passe à bord; mais il est bien rare que quelque fait saillant vienne interrompre l'uniformité de sa prose. Je passe une partie de la nuit à inscrire force notes sur mon volumineux journal, et j'avoue qu'à part les relevés du magnétomètre, des baromètres et des thermomètres, du marégraphe et de l'épaisseur des glaces, on pourrait en supprimer beaucoup sans inconvénient; les *nouvelles* sont assez clairsemées et je les accompagne d'un signe marginal pour y revenir de temps en temps, comme on fait dans sa mémoire pour un événement heureux.

Autant que faire se peut, le dimanche est observé comme là-bas, dans la patrie lointaine. A dix heures, escorté de l'officier de service, je visite avec soin toutes les parties du navire et m'enquiers minutieusement de la santé, des habitudes, du confort de tout l'équipage; puis, tout le monde réuni sur l'arrière, je lis une portion des prières du matin et un chapitre du livre que nous aimons tous. J'ajoute parfois un des beaux sermons de Blair, et quand approche l'heure du repas, c'est bien de tout cœur que nous demandons à Dieu de continuer à étendre sur nous sa main paternelle, et si notre prière n'est pas bien longue, elle n'en est peut-être que mieux sentie.

6 *novembre*. — Sonntag est de retour d'une excursion qu'il a tentée sur la glace marine, et comme je le craignais, il n'a pas réussi dans son entreprise. Le voyage a été des plus pénibles. A chaque instant, les chiens avaient à franchir des hummocks élevés, des neiges amoncelées, de larges fissures; le vent soufflait avec rage et ajoutait aux fatigues de la petite bande le danger des morsures de la gelée.

Tout d'abord les attelages n'avaient pu sortir de la baie de Hartstene sans de fort graves difficultés: l'eau atteignait presque la glace de terre; ils marchèrent assez bien jusqu'à Fog Inlet, où d'énormes crevasses leur barrèrent le passage; impossible de les franchir ou de les tourner; un traîneau fut brisé, et après l'avoir réparé tant bien que mal, nos hommes ne songeaient plus qu'à revenir au navire le plus vite possible : un peu au-dessus du cap de Hatherton, ils trouvèrent la trace de deux ours, et bêtes et gens ne purent résister à la tentation de les suivre. Sonntag m'a donné de cette chasse une description fort animée.

Les deux malheureuses victimes, une mère et son petit, dormaient sur le versant d'une chaîne de hummocks; réveillées par les abois des chiens, elles se dirigèrent immédiatement vers les crevasses ouvertes à une distance d'environ sept kilomètres. Sans attendre les incitations de leurs conducteurs, et comme s'ils avaient oublié leur traîneaux, les chiens s'élancèrent à la poursuite des fugitifs. Les hummocks, fort élevés déjà, étaient séparés par d'étroites et sinueuses ravines, et si les ours avaient eu l'instinct de s'y cantonner, leurs ennemis, arrêtés à chaque instant, et ne pouvant pas toujours suivre leurs traces, n'auraient probablement pas réussi à les atteindre, mais la chaîne avait tout au plus un demi-kilomètre de large, et les ours, la traversant au plus vite, songeaient évidemment à gagner une énorme fissure où devait se trouver un espace de mer. Atteindre l'eau était pour eux le salut. Tout aussi bien que les chasseurs, les chiens paraissaient le redouter, car ils suivirent la piste avec tout le sauvage élan de leur brutale nature. Enragés par la perspective de voir échapper leur proie, ils parcouraient l'espace comme un tourbillon furieux. Jensen et Hans les excitaient par tous les moyens que leur suggérait une longue expérience; les traîneaux volaient sur la neige durcie et rebondissaient sur les pointes aiguës qui se projetaient sur la surface glacée.

Par leurs cris et leur vitesse, les chiens manifestaient toute l'impatience d'une meute lancée après le renard et dix fois autant de férocité, et Sonntag, que cette folle course enlevait aux notions de la réalité présente, se croyait au milieu d'une horde de loups serrant de près un buffle blessé.

En moins d'un quart d'heure la distance était réduite à quelques centaines de mètres. La mer, espoir des fugitifs et terme fatal de la poursuite, se rapprochait aussi, mais l'ourse était arrêtée dans sa marche par son petit qu'elle ne voulait pas abandonner; effrayé et anxieux, il trottait pesamment près d'elle, et c'était pitié d'entendre les appels déchirants de la pauvre mère, de voir sa profonde douleur; elle comprenait parfaitement le péril, mais ne pouvait se résoudre à fuir sans sa progéniture. La crainte et l'amour maternel semblaient lutter alternativement dans son cœur; elle s'élançait vers la mer pour

revenir bientôt en arrière et pousser de son museau le pauvre petit être que les forces abandonnaient; elle courait à côté de lui comme pour l'encourager. L'ennemi s'avançait toujours, les chiens oubliaient leur fatigue et tiraient de plus en plus sur leur collier: le moment critique approchait, et les angoisses de la malheureuse famille auraient ému les âmes les moins accessibles à la compassion; l'ourson ne pouvait plus marcher.

Arrivés à cinquante mètres environ, les conducteurs se penchèrent en avant, saisirent le bout de la courroie qui réunissait tous les traits et le glissèrent hors du nœud coulant: les traîneaux s'arrêtèrent soudain, et les chiens, délivrés de toute entrave, s'élancèrent après leur proie en poussant des hurlements féroces. En entendant tout près d'elle le bruit de la meute altérée de son sang, la pauvre mère comprit que la fuite était désormais impossible, elle se retourna à demi, et s'affermissant solidement sur la neige, elle se prépara au combat avec le courage du désespoir, tandis que l'ourson, affolé de terreur, courait autour d'elle et finit par se réfugier entre ses jambes.

Jensen et Hans avaient retiré leurs carabines du traîneau et se hâtaient d'accourir, mais la meute formait avec ses adversaires un groupe si serré qu'il leur était difficile de tirer. Profitant d'un instant où l'ourse se trouvait un peu à découvert, ils la visèrent à la bouche et à l'épaule, et elle fit entendre un long rugissement de colère et de douleur, mais ce n'étaient pas là des blessures mortelles, et la bataille continua plus terrible que



Les Esquimaux arrivant au port Foulke (voy. p. 143) — Dessin de A. de Neuville d'après le docteur Hayes.

jamais; la neige s'arrosait de sang, un filet rouge coulait de la gueule de l'ourse, un autre tombait goutte à goutte sur sa fourrure blanche; le petit, déchiré et pantelant, allait rendre le dernier soupir; un de nos chiens gisait presque sans vie, et un autre marquait de larges taches cramoisies la couche de givre sur laquelle son agonie s'exhalait en faibles gémissements.

Sonntag approchait à son tour; une décharge des trois carabines jeta le colosse sur son flanc, et les chiens s'élancèrent de nouveau à l'attaque. Quoique fort épuisée par la perte de son sang, l'ourse n'était pas hors de combat; rassemblant ses forces, elle obligea encore les assaillants à une retraite précipitée, et ramena sous son corps ce petit pour lequel elle donnait sa vie..., mais l'ourson, à moitié étranglé par la meute acharnée, couvert d'affreuses plaies, expira. En le voyant couché immobile, sa mère oublia tout, ses blessures, son danger, la meute furieuse qui la déchirait sans relâche, et se mit à le lécher avec une tendresse passionnée; se refusant à le croire mort, elle cherchait à le relever, elle le caressait pour l'encourager à combattre encore; puis tout d'un coup, elle parut comprendre qu'il n'avait plus besoin de sa protection, et se retourna vers ses bourreaux avec un redoublement de rage; pour la première fois elle essaya de s'échapper. Elle parut aussi en même temps s'apercevoir qu'elle avait d'autres ennemis que la horde aboyante qui s'acharnait sur elle. Hans s'avançait avec un épieu; elle secoua violemment la grappe de chiens suspendue à son corps et se précipita à sa rencontre; il jeta son arme et s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes; mais elle courait encore plus vite que lui, et l'Esquimau était infaillible-

ment perdu, si Sonntag et Jensen, qui avaient pu recharger leurs carabines, n'eussent réussi à arrêter le terrible animal en pleine course : une balle pénétra dans son épine dorsale, à la base du crâne, et il roula sur la neige imprégnée de sang.

Les victimes furent promptement dépouillées : on prépara, pour nous la rapporter, une partie de la chair de l'ourson, et les chiens purent se gorger à volonté; puis nos gens dressèrent leur tente sur le théâtre de leurs exploits; le lendemain ils arrivaient au navire.

Les jours suivants, un malheur qui en engendra plusieurs autres, fondit à l'improviste sur notre petit établissement. L'épidémie qui avait décimé la race canine au Groënland, se déclara parmi nos attelages, dont en quelques semaines elle enleva la meilleure partie, en nous menaçant ainsi de faire échouer nos plans et nos découvertes futures. Car, sans une bonne meute de trait, comment espérer de faire quelque tentative utile dans la direction du nord.

Notre première pensée fut naturellement d'avoir recours aux Esquimaux pour recruter nos relais parmi eux. S'il nous était possible d'amener quelque tribu auprès du navire, nous pouvions espérer qu'elle nous prêterait ses chiens en retour de notre promesse de la nourrir elle-même, soit de nos provisions, soit des produits de notre chasse pendant tout le temps que ses attelages seraient employés à notre service.

Hans fut appelé au conseil; il nous apprit qu'une famille vivait à cent quatre-vingts kilomètres vers le Sud, à l'île Northumberland, quelques autres quatre-vingt-dix kilomètres plus loin, au midi du détroit de la Baleine, et peut-être une ou deux moins loin de nous. Nous n'hésitâmes pas longtemps, et il fut décidé que s'il nous restait encore assez de chiens à la lune de décembre, Sonntag, accompagné de son conducteur favori, prendrait le traîneau et tâcherait d'entrer en communication avec les naturels; si, au contraire, nous n'avions plus un seul attelage, je me rendrais moi-même à pied à leurs stations, et je ferais de mon mieux pour amener les Esquimaux à Port Foulke ou à Etah. Mais la lune n'était pas encore levée, et pendant ces longues ténèbres, il nous fallait attendre encore et désirer avec ardeur que la fin de ce mois fût un peu moins malheureuse que le commencement. Quand enfin la lune se montra, l'épidémie canine nous avait laissé neuf beaux chiens composant un attelage assez présentable.



Kalutunah, chef d'une tribu d'Esquimaux. — Dessin de A. de Neuville d'après Kane (*Arctic explorations*).

Les préparatifs n'ont pas été longs. Avec des peaux de buffle, Hans s'est fabriqué un sac pour servir de couchette; Sonntag en emporte un de fourrure d'ours qui nous vient d'Upernavik. Ils se munissent de provisions pour douze jours, mais ils ne pensent pas être si longtemps absents, même s'ils sont obligés de pousser jusqu'à l'île de Northumberland ; cette route peut facilement se faire en deux étapes ; en décembre 1854, Sonntag et moi l'avions accomplie en trois, et les chasseurs indigènes s'y rendent parfois tout d'une traite. Notre ami n'a pas voulu s'embarrasser d'une tente : naturellement l'Esquimau Hans est profès dans l'art de construire des huttes de neige, et son maître a déjà pris de bonnes leçons dans son premier voyage.

Ce départ a été l'événement de la semaine, et pour quelques moments a arraché officiers et matelots à la

léthargie par laquelle ils se laissent peu à peu gagner, en dépit de mes efforts. Sonntag était plein d'ardeur, et tout joyeux de cette course aventureuse, il me promettait de ramener bientôt les Esquimaux et leurs chiens. De son côté, Hans se prélassait, très-fier de son importance; il fit claquer vigoureusement son fouet, l'attelage bondit dans ses harnais et partit au grand galop. Le traîneau glissait rapidement, et pendant qu'autour de lui la neige, soulevée par les chiens, rejaillissait au clair de lune, nous criâmes trois fois : « hurrah! »

.... Sonntag et Hans nous avaient quittés depuis un grand mois, et plusieurs jours de la lune de janvier s'étant écoulés sans nous les ramener, je commençai à être fort sérieusement inquiet. Ou ils avaient éprouvé quelque accident, ou ils se trouvaient retenus chez les Esquimaux par une cause impossible à déterminer. J'envoyai d'abord M. Dodge au cap Alexandre, pour constater, d'après leurs traces, s'ils avaient passé autour ou au-dessus du promontoire; il put suivre les marques du traîneau pendant neuf kilomètres seulement : depuis le mois de décembre, les glaces s'étaient brisées et avaient dérivé vers la mer. Il ne vit point de vestiges dans les passes du glacier; il nous fut démontré qu'ils avaient pris par le bas de la plage, et je me préparai à y conduire une bande de nos gens. Si nous découvrions quelque empreinte sur la glace ferme au delà du cap, je verrais ce qu'il me restait à faire; si nous ne trouvions rien, il n'y aurait plus à douter que malheur ne fût arrivé à nos compagnons, et je pousserais ma route vers le Sud, jusqu'à ce que j'eusse atteint les Esquimaux : il me fallait absolument communiquer avec eux le plus tôt possible.

Le matin du 27, le traîneau fut chargé de notre léger bagage, et nous allions partir quand une tempête violente se déchaîna et nous retint à bord ce jour-là et le lendemain. Le 29, le matelot de quart, se précipita dans ma chambre pour annoncer: « Deux Esquimaux! » Émergeant des ténèbres, ils arrivaient jusqu'à nous, sans avoir été signalés de loin. Ils devançaient Hans et nous apportaient de sa part de mauvaises nouvelles : — Sonntag était mort!

Hans arriva deux jours après : à notre grande surprise, il était seul avec son beau-frère, jeune garçon que j'avais vu au cap York. Il avait laissé au delà du glacier, à plusieurs milles, son beau-père et sa belle-mère, avec mes pauves chiens fourbus, et il venait chercher du secours. Il se trouvait lui-même tellement harassé, qu'avant de le questionner, je l'envoyai se réchauffer et prendre quelques aliments. Une bande de nos marins alla à la rescousse des deux vieilles gens; on finit par les découvrir tapis dans un fossé de neige et grelottant de froid. Les chiens étaient blottis près d'eux; pas un ne pouvait bouger ni pied ni patte; aussi bêtes et gens furent empilés sur le traîneau et tirés jusqu'au navire. Dans la bonne chaleur de la hutte de Hans, ses parents se ranimèrent bientôt, mais les chiens gisaient presque sans vie sur le pont; ils ne pouvaient ni manger ni se mouvoir. Cinq pauvres bêtes épuisées! voilà tout ce qui nous restait de nos magnifiques attelages! Tel était le résultat d'un voyage sur lequel j'avais fondé tant d'espoir!

Voici sur ces tristes événements la version de Hans j'en résume les détails avec la plus amère tristesse :

Sonntag et lui avaient contourné le cap Alexandre sans difficulté; la glace était solide et ils ne s'arrêtèrent qu'à l'île Sutherland, où ils construisirent une hutte de neige et prirent quelques heures de repos. Continuant ensuite vers le Sud, et n'ayant trouvé à Sorfalik que des cabanes vides et en ruines, ils s'en firent une de neige, et après s'être remis de leurs fatigues, ils partirent pour l'île Northumberland, pensant qu'ils ne trouveraient pas de naturels plus au nord du détroit. D'après le récit de Hans, ils devaient avoir fait environ sept ou huit kilomètres, lorsque Sonntag, se sentant un peu engourdi, sauta à bas du traîneau et courut en tête des chiens pour se réchauffer. Un des traits s'embarrassa, le conducteur arrêta l'attelage et resta quelques minutes en arrière; il se hâtait de rejoindre son maître, lorsqu'il le vit enfoncer dans l'eau : une légère couche de glace recouvrant quelque fissure, ouverte par la marée, venait de se briser sous ses pas. L'Esquimau l'aida à s'en retirer, et ils retournèrent au plus vite vers la hutte qu'ils venaient d'abandonner. Le vent soufflait du Nord-Est, le froid était très-vif, et Sonntag ne voulut pas faire halte pour changer ses vêtements mouillés. Tant qu'il courait près du traîneau, il n'y avait rien à craindre, mais il fut assez imprudent pour remonter, et lorsqu'ils atteignirent Sorfalik, Sonntag, déjà enroidi, ne pouvait plus parler; Hans le transporta à la hutte, lui ôta ses habits gelés et le plaça dans son sac de peaux; il lui fit boire de l'eau-de-vie, et ayant soigneusement bouché la cabane, il alluma la lampe à alcool pour élever la température et préparer du café; mais tous ses soins furent inutiles, et Sonntag mourut après être resté un jour sans connaissance et sans avoir prononcé une parole.

Hans referma la hutte de manière que les ours ou les renards n'y pussent pénétrer; il repartit pour le Sud et arriva sans encombre à l'île Northumberland; les Esquimaux venaient d'abandonner leur village, mais il put se reposer et dormir dans une cabane; sous un amas de pierres il découvrit assez de chair de morse pour rassasier ses chiens. Le jour suivant, il atteignit Netlik, où il ne trouva personne, et s'avança vers le Sud jusqu'à une autre station, où il fut assez heureux pour rejoindre plusieurs familles logées, les unes dans une cabane de pierres, les autres dans des huttes de neige. En hiver les phoques se rassemblent en grand nombre autour du détroit de la Baleine et les Esquimaux vivaient là au milieu d'une abondance inaccoutumée. Hans leur raconta son histoire, et charmés d'apprendre que nous étions près de leur ancien village d'Etah, deux indigènes réunirent leurs deux attelages et se préparèrent à le suivre.

Mais mon chasseur avait d'autres projets. Il n'était qu'à trois journées du navire, et le principal but de son voyage était atteint; cependant au lieu de nous

revenir tout de suite il fit de grands présents à de jeunes Esquimaux et les envoya au cap York avec mes chiens.

Malgré toutes ces protestations de zèle pour mon service, je soupçonne fort que certains ordres lui avaient été donnés par la partenaire de sa tente et de ses joies, et si les secrets de famille n'étaient pas mieux gardés que les autres, je découvrirais probablement que cette pointe au cap York n'avait d'autre but que d'amener ici les deux vieilles gens qui le reconnaissaient pour gendre. Sous l'étoile polaire même, les filles d'Ève gouvernent les destinées des hommes.

D'autres Esquimaux ne tardèrent pas à suivre ceux qui avaient précédé ou accompagné Hans, et peu de jours après je vis arriver, avec un assez bon attelage, une de nos meilleures connaissances de 1854, Kalutunah, chef de la petite tribu qui vivait à cette époque à Étah.

Aussitôt qu'il m'eut salué comme un confrère en souveraineté, il alla, lui et les siens, retrouver leur ancienne cabane et s'y installer de leur mieux.

Kalutunah n'était point beau, mais on ne pouvait pas dire qu'il fût réellement laid; en dépit de ses traits grossiers et de sa malpropreté, sa simplicité joviale, sa naïve bonhomie m'avaient gagné le cœur. Sa langue ne resta guère oisive; il voulait me mettre au courant de toutes ses affaires; sa femme vivait encore et avait ajouté deux filles à ses autres charges, mais sa figure brilla de joie lorsque je m'informai de son premier né, que j'avais vu en 1854, beau garçon de cinq ou six étés, et il me parla avec un orgueil tout paternel de la grandeur future pro-



Esquimaux s'installant à Étah. — Dessin de A. de Neuville d'après une planche du voyage de Kane.

mise à cet héritier présomptif : il savait déjà prendre des oiseaux au filet et commencait à conduire l'attelage.

Depuis cinq ans, la mort avait fait chez eux de terribles ravages, et il se plaignait avec amertume des misères de l'hiver dernier. La peste qui enleva mes chiens avait aussi attaqué ceux de la tribu, et je crois bien que ses ravages se sont étendus sur tout le Groënland. — Malgré cette pénurie générale, il se faisait fort de me procurer quelques animaux.

Grâce à cet arrangement nous eûmes bientôt deux attelages remontés au complet, et dans notre voisinage immédiat non moins de dix-sept Esquimaux installés : six hommes, quatre femmes et sept enfants, tous de caractères différents, d'utilités fort diverses. Si quelques-uns d'entre eux ne me causèrent que des ennuis, j'en fus dédommagé amplement par le zèle actif et la bonne volonté des autres. Parmi ces derniers il faut ranger la belle-mère de Hans et la femme de Kalutunah, qui nous confectionnèrent des bottes esquimaudes, chaussure indispensable dans ces régions. En dépit du peu de confiance qu'il nous inspirait, Hans, habile chasseur, nous rendait encore plus de services que les autres indigènes. Kalutunah nous visitait tous les jours, et entrait dans ma cabine en ami privilégié. Comme le guerrier s'anime au son de la trompette annonçant la bataille, il retrouva une nouvelle vie quand je lui offris d'être le conducteur d'un de mes attelages; dès le lendemain, il s'occupa seul de nos bêtes, et lorsque peu de jours après, je l'envoyai jusqu'au cap Alexandre, afin de voir si la glace marine était assez solide pour porter un traîneau, la coupe de son bonheur fut remplie jusqu'aux bords.

Son rapport étant favorable, M. Dodge fut chargé de nous ramener le corps de Sonntag; il prit les deux attelages que conduisaient Hans et Kalutunah.

M. Dodge s'acquitta de sa mission avec énergie et habileté. Ils ne mirent que cinq heures à atteindre Sorfalik et trouvèrent facilement le lieu qu'ils cherchaient, Hans se rappelant un haut rocher ou plutôt une falaise au pied de laquelle reposait la hutte funéraire. Mais celle-ci était profondément enfouie sous les monceaux de neige accumulés par le vent. Il leur fallut creuser péniblement et longtemps dans la masse durcie; la nuit était tombée et ils se sentaient très-fatigués; ils se firent à la hâte un abri de neige, donnèrent à manger aux chiens, et quoique le thermomètre marquât 42° Cent. au-dessous de zéro, ils dormirent dans leurs fourrures sans inconvénient grave. C'était la première fois que M. Dodge campait ainsi sur la neige, et il fut justement fier du succès de cette expérience. Vingt-quatre heures après il rentra à bord avec son funèbre et précieux colis.

Le corps de notre camarade fut déposé dans l'observatoire où, peu de semaines auparavant, sa haute intelligence s'appliquait à ces études qui faisaient la joie de son existence; le pavillon fut hissé à mi-mât sur la hampe qui surmontait le bâtiment.

Les préparatifs des funérailles furent faits avec toute la solennité requise. Un cercueil préparé par les soins de Mac Cormick, reçut la dépouille de notre ami; on le




Le tombeau de Sonntag. — Dessin de Jules Noël d'après le docteur Hayes.

couvrit du drapeau national, et le surlendemain de l'arrivée de Dodge, quatre de ses compagnons en deuil, suivis de tout l'équipage, le portaient à la fosse creusée à grand'peine dans la terrasse glacée. On le descendit dans sa dernière et froide demeure, je lus le service funèbre, puis la fosse fut refermée. Cette inscription :

†

AUGUSTE SONNTAG
MORT EN DÉCEMBRE 1860, AGÉ DE 28 ANS,

fut plus tard gravée par nous sur une stelle ou dalle polie, fixée à la tête du rectangle de pierres brutes qui forme son monument.

C'est là, dans le lugubre isolement du désert polaire, que notre camarade dort de ce long sommeil qui ne sera plus interrompu dans ce monde troublé! Jamais des mains amies ne viendront couvrir de fleurs sa tombe lointaine; jamais ne la contempleront des yeux affaiblis par le chagrin; mais les douces étoiles qu'il a tant aimées pendant sa vie veilleront éternellement sur lui; les vents berceront son repos et la grande nature étendra sur sa couche un pli de son manteau de neige.

Pour extrait et traduction,

F. DE LANOYE.

*(La fin à la prochaine livraison.)*





Esquimaux épiant un phoque. — Dessin de A. de Neuville d'après le capitaine F. Hall (*Life with the Esquimaux*).

# VOYAGE A LA MER LIBRE DU POLE ARCTIQUE,

PAR LE DOCTEUR J. J. HAYES, CHIRURGIEN DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS[1].

1860-1862. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

L'aube du printemps. — Ma colonie d'Esquimaux. — La famille de Hans. — Occupations. — Chasse aux morses. — Combat avec ces animaux. — Mort et funérailles de Kablunet.

Les préparatifs de mon voyage vers le Nord occupaient tous mes instants. Le soleil avait paru le 18 février; le lendemain son disque s'éleva tout à fait au-dessus de l'horizon; il monta un peu plus haut le jour suivant et ainsi de suite jusqu'à ce que nous eussions plusieurs heures de pleine lumière avant et après midi. On ne voyait pas encore le soleil au-dessus des collines méridionales du port, mais la lugubre nuit s'en allait et chaque jour nous apportait plus de clarté; l'aube du printemps s'évanouissait dans le jour de l'été comme le crépuscule de l'automne s'était perdu dans les ténèbres de l'hiver.

Les chiens que Hans m'avait ramenés étaient parfaitement rétablis, et ne paraissaient plus se ressentir de leurs souffrances. Quant à la meute de Kalutunah, elle se maintenait, ainsi que son maître, dans un état prospère à Etah. C'est là qu'était le gros de ma colonie d'Esquimaux, tandis que les parents de Hans, Tcheitchenguak, son beau-père, Kablunet, sa belle-mère, et Angeit, son jeune beau-frère, habitaient avec lui la hutte qu'il s'était construite à côté du vaisseau.

Kablunet, la vieille matrone, sut se rendre fort utile Très-adroite de ses mains, elle travailla sans relâche jusqu'à ce que son aiguille lui eût gagné tous les petits objets dont elle avait besoin; elle nous confectionna des surtouts et des bottes et nombre d'autres vêtements de peaux. Son teint était fort clair, comme l'indique le nom de Kablunet, — *l'enfant à la peau blanche*, — sous lequel les Esquimaux désignent notre race, et si celui de Tcheitchenguak ne signifie pas l'enfant à la peau noire, il a certes grand tort, car notre nouvel ami était de nuance plus que foncée.

L'extérieur de cet aimable couple n'était pas fort séduisant. Ils avaient la figure large, de lourdes mâchoires,

1. Suite et fin. — Voy. p. 113 et 129.

les pommettes saillantes comme celles de tous les carnivores, le front étroit, les yeux petits et très-noirs, le nez plat. Derrière leurs lèvres longues et minces apparaissaient deux rangées étroites d'un ivoire solide, quoique usé par de durs et pénibles services, les naturels se servant de leurs dents pour une foule de choses : — assouplir les peaux, tirer et serrer les cordes, aussi bien que pour broyer la chair huileuse, base de leur alimentation. — Leur chevelure, d'un noir de jais, n'était pas très-abondante; Tcheitchenguak avait plus de barbe que je n'en ai vu à ses compatriotes, mais seulement sur la lèvre supérieure et au bas du menton; en général, la figure des Esquimaux est imberbe, elle appartient au type mogol. Petits de stature, mais bien charpentés, chacun de leurs mouvements prouve qu'ils sont robustes et solidement trempés par les épreuves de leur âpre existence.

La toilette est à peu de chose près la même pour les deux sexes ; une paire de bottes, des bas, des mitaines, des pantalons, une veste et un surtout. Tcheitchenguak portait des bottes de peaux d'ours s'arrêtant au-dessous du genou, tandis que celles de son épouse montaient beaucoup plus haut et étaient faites de cuir de phoque ; leurs pantalons étaient de peau d'ours, les bas de peau de chien, les mitaines de peau de phoque, la veste de peau d'oiseau, plumes en dessous ; le surtout, en peau de renard bleu, ne s'ouvre pas sur le devant, mais se passe comme une chemise ; il se termine par un capuchon qui couvre la tête aussi complétement que la capote de l'Albanais ou la cagoule du moine ; les femmes taillent le leur en pointe pour renfermer leurs cheveux qu'elles réunissent sur le sommet de la tête et nouent en touffe serrée et dure comme une corne, au moyen d'une courroie de peau de phoque non tannée ; je ne saurais dire que cette coiffure soit précisément pittoresque.

Quant à leur âge, bien malin qui eût pu nous l'apprendre : les Esquimaux ne comptant que jusqu'à dix, — le nombre de leurs doigts, — et n'ayant aucun système de notation, il leur est impossible d'assigner une date quelconque aux événements passés. Aussi cette race ne possède d'annales d'aucune sorte ; elle n'a pas su même trouver l'iconographie grossière et les hiéroglyphes des tribus indiennes du nord de l'Amérique. Le peu de traditions qui se sont transmises d'une génération à l'autre ne portent en elles l'empreinte d'aucune date, aucun indice se référant à une période de prospérité ou de décadence : les Esquimaux avouent qu'ils ne savent pas leur âge.

Les deux vieillards, promptement fatigués de la chaleur de la tente de Hans, voulurent faire ménage à part et se construisirent une maison de neige. Nos magasins leur fournissaient des vivres en abondance, et, délivrés du souci de la nourriture quotidienne, ils vivaient heureux et contents. Leur gîte, curiosité architecturale, eût excité le mépris d'un castor ; ce n'était autre chose qu'une caverne artificielle pratiquée dans un banc de neige. Devant la proue du navire se trouvait une gorge étroite, où les vents d'hiver avaient amoncelé les neiges qui, en tourbillonnant dans cette ouverture, laissaient une sorte de passage entre le banc surplombant à droite et la paroi du rocher à gauche. Prenant son point de départ de l'intérieur de cet antre, Tcheitchenguak commença par fouir dans la neige, comme le chien de prairie dans le sol meuble, s'enfonçant toujours dans la masse et rejetant les mottes derrière lui. Après être ainsi descendu d'environ sa hauteur, il creusa une dizaine de pieds dans la direction horizontale, puis il se mit à élargir ce boyau ; sa pioche ne cessait de frapper et d'abattre la neige durcie au-dessus de sa tête, et les blocs qu'il en détachait étaient transportés au dehors ; il put enfin travailler debout, et quand sa tanière fut assez grande, il en polit grossièrement les aspérités et reparut au grand jour tout blanc de frimas. Il façonna ensuite l'ouverture et la fit juste assez large pour qu'on pût s'y glisser à quatre pattes, puis il lissa avec soin la surface intérieure du tunnel d'entrée. Le sol de la hutte fut recouvert d'un lit de pierres sur lesquelles il étendit quelques peaux de rennes ; il tapissa les parois d'une semblable tenture ; puis Kablunet alluma les deux lampes et assujettit au-dessus de l'ouverture une nouvelle peau en guise de portière. Tcheitchenguak et sa famille étaient « chez eux. » J'allai les visiter quelques heures après leur installation. Les lampes (le seul feu qu'ils puissent avoir) brillaient gaiement et leur lumière faisait étinceler la blanche voûte de la cabane de neige ; la température s'était déjà élevée au point de congélation, et, en bonne ménagère, Kablunet avait pris sa couture. Tcheitchenguak réparait un harpon pour son gendre, et Angeit, lutin aux yeux noirs, fort redouté de notre cuisinier et de l'office, était très-occupé à introduire dans un estomac trop vaste pour son corps quelques morceaux de gibier qui me faisaient l'effet d'avoir été subrepticement enlevés de quelque coin défendu de notre garde-manger.

En reconnaissance de nos bontés pour eux, ils me firent présent d'un assortiment complet de leur attirail de chasse et de ménage, lance, harpon, coque de ligne, trappe à lapins, lampe, pot, briquet, amadou et mèche. La lance est une pique de bois provenant sans doute de l'*Advance*, le navire perdu du docteur Kane ; elle se termine d'un côté par une solide pointe de fer, et de l'autre par un fragment de défense de morse revêtu d'une forte armure du même métal. Une dent de narval de six pieds de long, très-dure et parfaitement droite, forme la hampe du harpon, dont la tête est un morceau d'ivoire de morse long de trois pouces et percé de deux trous : l'un au centre, où l'on amarre la ligne ; l'autre à l'extrémité supérieure, où vient s'encastrer le manche du harpon ; la base de l'arme est chaussée d'un fer aigu, comme celle d'une lance. La ligne est une lanière de cuir non tanné, de cinquante pieds de longueur, et découpée circulairement dans la peau d'un phoque ; une bande de même nature, à laquelle pendillent d'innombrables lacets, sert de panneau à lapins ; quant à la lampe, c'est un plat de stéatite de six pouces sur huit, et de la forme d'une écaille d'huître ; le pot est un ustensile carré, fait de la


CARTE
des
ITINÉRAIRES
ET DES DÉCOUVERTES
du
Dr. HAYES
1860-61
TERRE DE GRINNELL
Mt. Parry
C. Union
Be. Wrangel
C. Frederick VII
Be. A. Petermann
C. Eugénie
Be. Lady Franklin
Dr. Hayes, 18 Mai 1861
C. Lieber
Mt. Murchison
Church Mt.
C. Desfosses
Be. Field
C. Back
Be. Carl Ritter
C. L. de Buch
C. Shaw
C. Barrow
C. de la Roquette
Dr. Hayes 1854
C. Frazer
C. Leidy
C. Napoleon
Mts. Victoria et Albert
MER POLAIRE
Iles John Franklin
Morton 26 Juin 1854
C. Constitution
Terre de Washington
C. Jackson
C. Forbes
Be. Peabody
Glacier de Humboldt
CHENAL DE KENNEDY
C. Agassiz
C. Russell
Route de
Van Rensselaer Havre
C. Baker
Baie Joy
C. Sawyer
Be. Peabody
C. Stetson
DÉT. DE HAYES
I. Bache
Be. Voodward
C. Seward
C. Wiele
I. Henry
Be. Stepens
C. Sabine
I. Leconte
Pte. Cairn
C. Hatherton
I. Littletone
Port Foulke
C. Isabella
Be. Cadogen
C. Aleander
I. Sutherland
Sorfatik
Cap Saumarez
SMITH
Dt. DE WHALE
Peteravik
Grande Mer de Glace
Dr. Hayes & Mr. Wilson Sept. 1853
Route de Dr. Hayes Oct. 1860
TERRE ELLESMERE
Be. Talbet
I. Hakluyt
I. Northumberland
C. Milne
I. Herbert
Inglefield G.
Be. Copes
Mts. Cambridge
GROENLAND
Murchison Str.
Be. Harrison
Netlik
I. Branique
C. Parry
BAIE DE BAFFIN
Be. Booth
Tyndall Gl.
C. Clarence
Tessuissak
83°
78°
73°
67°
62°
82°
81°
80°
79°
77°

même pierre, et le briquet enfin, un morceau de granit dur sur lequel on bat un fragment de pyrite de fer brut; pour mèche on a de la mousse séchée, et pour amadou le duvet délicat qui entoure les chatons du saule.

Tcheitchenguak préparait les lances pour une chasse aux morses; lui et son gendre voulaient essayer leur adresse dès le lendemain. Tout l'hiver, ces animaux avaient paru en troupes nombreuses sur la mer libre à l'ouverture du port, et de la grève glacée on entendait continuellement leurs cris rauques. Leur chair est la principale nourriture des Esquimaux; ils apprécient fort celle des rennes, mais comme une sorte d'entremets seulement; pour base d'un long et solide festin, rien, selon eux, ne vaut l'awak, comme ils appellent le morse en imitation de son cri. Il leur est aussi indispensable que le riz à l'Hindou, le bœuf aux Gauchos de Buenos-Ayres, le mouton aux Tatars de Mongolie.

La chasse réussit à souhait. Hans et le vieillard, chargés de tout leur attirail en bon ordre, s'avancèrent vers la mer où un grand troupeau de morses nageait près de la glace; en rampant à quatre pattes, ils s'en approchèrent sans être aperçus, puis, arrivés à quelques pieds du bord, ils se couchèrent à plat ventre et imitèrent le cri du morse; toute la bande fut bientôt à portée de leur harpon. Se relevant à la hâte, Hans ensevelit le sien dans une des plus grosses bêtes; puis son compagnon tira sur la ligne et en noua solidement le bout à la hampe de sa lance qu'il planta dans la glace et maintint avec force. L'animal luttait avec vigueur, plongeait dans la mer et se débattait comme un taureau sauvage saisi par le lasso. Hans profitait de toutes les occasions favorables pour ramener la ligne à lui, jusqu'à ce que sa proie ne fût plus qu'à une vingtaine de pieds. La lance et la carabine firent alors promptement leur œuvre; les autres morses s'enfuirent au large avec des cris d'alarme, leurs profondes voix de basse retentissant dans les ténèbres. Le bord de la glace eût été trop mince pour porter cet énorme gibier; il fallut attendre que le froid l'eût suffisamment épaissie. Les chasseurs amarrèrent solidement leur victime pour que la mer ne l'entraînât pas au loin. Le jour suivant, la voûte s'étant un peu solidifiée, ils s'occupèrent de détacher avec soin toutes les chairs; la hutte de neige fut approvisionnée pour longtemps de graisse et de viande, nos chiens s'en donnèrent à cœur joie, et la tête et la peau furent déposées dans un baril qu'on étiqueta : Société Smithsonienne.




Morses ou walrus. — Dessin de Mesnel d'après des sujets du Muséum.

En jugeant le morse d'après l'apparence lourde de son vaste corps de limace, beaucoup de personnes, et j'ai été du nombre, le regardent comme un animal peu formidable. J'ai appris depuis que je commettais là une grave erreur à mes dépens, et envers cet amphibie une grande injustice. C'est une créature pleine de courage, n'hésitant jamais à accourir à l'appel d'un de ses congénères en danger et à prendre fait et cause pour lui contre tout agresseur, quel qu'il soit. Dans une occasion, — c'était vers la fin de notre séjour à Port-Foulke, — nous avions, un peu à l'étourdie, lancé notre baleinière à la poursuite d'une énorme bande de morses, qui nageaient à l'entrée du port. Les cris désespérés d'un vieux mâle, que nous avions tout d'abord blessé et harponné, attirèrent sur nous tout le troupeau furieux et mugissant. Je n'ai jamais vu une telle réunion de corps noirs sillonnant la mer, ni en-





Combat avec des morses. — Dessin de A. de Neuville d'apres le docteur Hayes.

tendu un tel concert de sons caverneux, tenant le milieu entre le rugissement du lion et le beuglement du taureau. Il nous fallut combattre pour notre vie. Si l'activité ou le sang-froid nous avaient fait défaut, notre embarcation eût été mise en pièces et nous eussions misérablement péri dans les eaux glacées ou sous la dent des morses. Un assaut plus déterminé, plus furieux que celui qu'ils nous livrèrent peut à peine s'imaginer, et la pensée humaine ne peut guère se représenter d'ennemis plus effrayants que ces monstres à la gueule béante et aux longues défenses s'entre-choquant.

Contre de tels adversaires une carabine est d'un pauvre secours, et sans la force de nos avirons, énergiquement mis en œuvre, nous eussions été atteints et écrasés par la masse du troupeau.

Mais ce souvenir m'a fait anticiper sur l'ordre des temps.

Pendant que Hans et son beau-père se livraient à la grande chasse, son jeune drôle de beau-frère se préparait à utiliser les loisirs que lui laissaient sa gloutonnerie canine et les labeurs de son estomac, aux dépens des volatiles polaires qui commençaient à reparaître, et surtout à l'encontre des petits *auks* ou *arctica alle*, que les Esquimaux épient à la sortie des fissures de rochers ou de glace, où ces oiseaux passent la nuit, et qu'ils capturent par centaines au moyen de poches à mailles fixées au bout d'un long manche, à la manière de nos filets à papillons. Seulement *ici* des lanières de peau remplacent la gaze de *là-bas*.

Vers le milieu de mars, voulant m'assurer, par mes propres yeux, de l'état des glaces dans le détroit de Smith, je poussai une pointe le long de la côte jusqu'au delà de *Fog-Inlet*, la baie du brouillard. Sur le promontoire qui la termine au nord, je découvris, non sans une certaine surprise, un *cairn* ou amas de pierres entassées de main d'homme. Ayant parcouru dans tous les sens ce littoral, lors de l'expédition de Kane, je savais que ce monument ne pouvait être l'œuvre d'aucun de mes compagnons de cette époque. Une bouteille trouvée à la base du cairn me donna la clef de l'énigme; elle renfermait l'écrit suivant, daté du 16 avril 1855 :

« Le steamer des États-Unis, *l'Arctic*, envoyé à la recherche du Dr Kane et de ses compagnons, a touché en ce lieu, où il a trouvé pour uniques traces de leur passage un fragment de papier à cartouche, quelques capsules et une balle de carabine. De ce promontoire encore sans nom, nous nous dirigeons vers le cap Hatherton, pour y continuer nos recherches.

« H. J. HARTSTÈNE. »

Heureux de cette trouvaille qui me donnait une preuve de plus de la sollicitude et de la protection dont notre gouvernement entoure ses nationaux, engagés dans des entreprises lointaines, je baptisai cet endroit du nom de *Cairn-Point* et je résolus d'en faire la première station de mon voyage projeté.

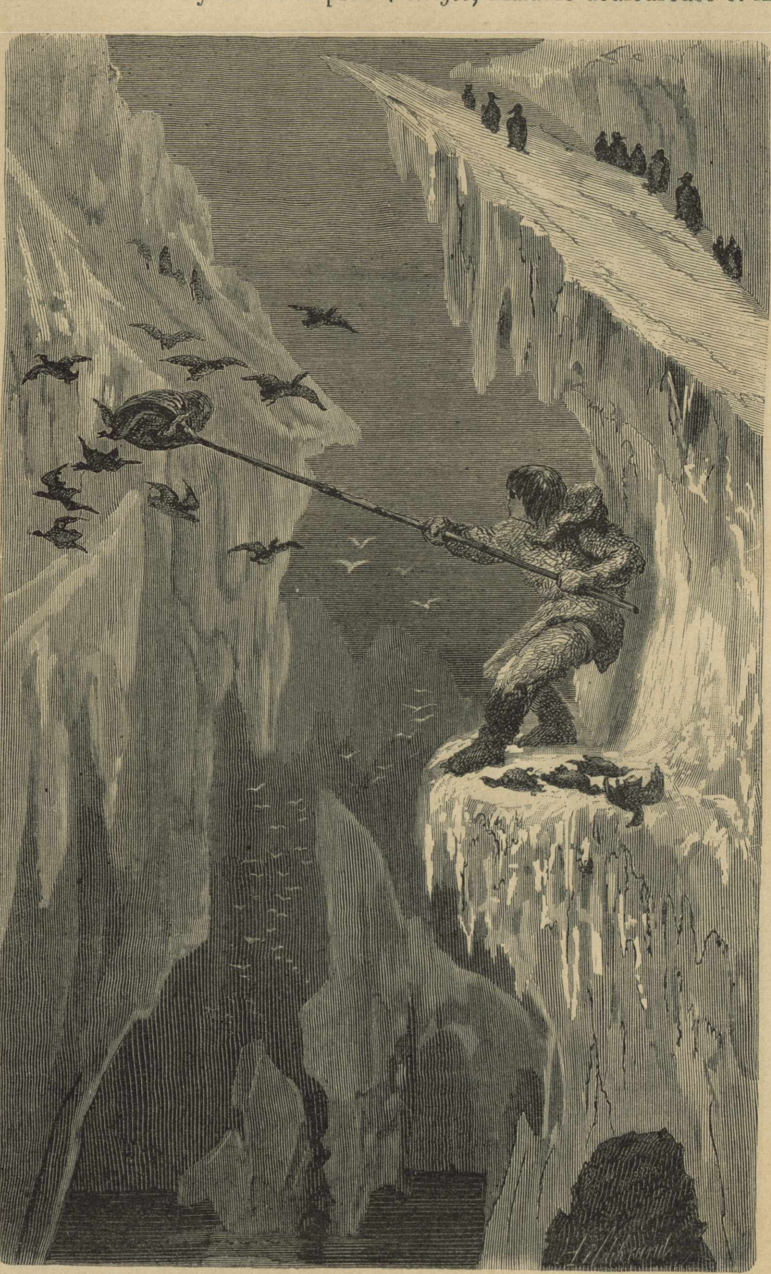
En revenant au navire, je passai auprès de ruines d'anciennes habitations d'Esquimaux. Kalutunah me dit que leur abandon datait de l'année qui avait précédé le passage de Kane, et qu'au havre Van Rensselaer il y en avait d'autres qui avaient abrité des hommes de la génération précédente. Une fois sur ce thème, le bon vieux chef aimait à parler : il se faisait l'écho de la tradition, généralement répandue parmi les Esquimaux, et d'après laquelle leur race s'étendait autrefois fort au loin dans le nord et dans le sud, et prospérait dans des parages qui ne sont plus aujourd'hui que des déserts glacés. Qu'il y ait eu jadis des communications suivies entre les naturels des environs d'Upernavick et ceux du cap York, ce ne peut être l'objet d'un doute; mais Kalutunah croyait fermement que la même chose avait eu lieu dans la direction opposée. D'après lui, les glaces auraient envahi la baie de Melville en même temps que le détroit de Smith. Les bœufs musqués, — dont on ne voit plus que des ossements épars à l'est du détroit, mais dont les Esquimaux ont conservé dans leurs souvenirs les formes et le nom, *Oumenak*, — les bœufs musqués ont disparu avec les pâturages qui les nourrissaient. A en juger par les nombreux vestiges d'habitations trouvées par Kane, jusqu'au pied du glacier de Humboldt, et vues plus tard par moi, et plus au nord encore, sur la terre de Grinnell, le refroidissement de ces régions aurait été subit et moins ancien que ne l'admettent actuellement les théories scientifiques.

Cependant les préparatifs de mon départ se terminaient : les deux vieilles dames qui présidaient aux affaires domestiques de la hutte de neige et de la cabane d'Etah cousaient sans cesse pour nous, et ce sont probablement les premières femmes qui se soient enrichies « à tirer l'aiguille et le fil. »

Tout à coup le malheur vint s'abattre dans la demeure de Tcheitchenguak. La bavarde, mais bonne et vaillante Kablunet tomba malade d'une pneumonie qui l'enleva en quatre jours; tous mes remèdes, tous mes efforts furent inutiles, et ce triste événement aurait détruit mon prestige de Narkosak, ou de docteur, si une aurore boréale ayant paru à cette époque, Jensen en homme adroit « et fort utile, » ajoute mon journal, n'en eût profité pour avertir les Esquimaux que ce phénomène entravait entièrement l'effet des médecines du chef blanc, et n'eût ainsi sauvé ma réputation compromise. Kablunet mourut à cinq heures; à six, on la cousait dans une peau de phoque, et avant que le cadavre fût refroidi, Hans l'emportait sur son traîneau jusqu'à une gorge voisine où il le déposa parmi les rocs et amoncela au-dessus un tas de grosses pierres. Merkut, sa femme, montrait seule quelques signes de douleur et de regret, mais plutôt, je suppose, dictés par l'usage que par une affection réelle. Quand les autres se furent éloignés, elle resta près de la tombe et tourna tout autour pendant une heure environ, murmurant à voix basse les louanges de la défunte; puis elle plaça sur les pierres le couteau, les aiguilles, le fil de nerfs de phoque dont sa mère se servait quelques jours auparavant : les derniers rites de l'ensevelissement étaient accomplis.

Tcheitchenguak vint me voir le lendemain, il paraissait fort affligé; il me dit que sa hutte était bien froide, qu'il n'avait plus personne pour entretenir sa lampe et me demanda de lui permettre d'aller demeurer avec sa fille.

Mon consentement obtenu, on ne s'occupa guère de celui de Hans et la maison de neige fut délaissée. Les braves cœurs qui l'avaient habitée n'y devaient plus donner la rude hospitalité du sauvage: la cabane joyeuse était devenue « une demeure de deuil » et Tcheitchenguak la quittait pour traîner solidairement le peu de jours qu'il avait à vivre. Usé par sa longue lutte pour l'existence, il avait désormais à dépendre d'une génération qui ne se soucierait guère d'un vieillard inutile. La femme qui, seule, eût pu adoucir les chagrins de ses dernières années, était partie avant lui pour l'île lointaine où ce grand esprit, Torngasoak le puissant, invite les âmes heureuses au festin éternel sur les bords toujours verts du lac sans limites où on ne voit point de glaces, où les ténèbres sont inconnues, où le soleil plane éternellement dans un ciel d'été et de bénédictions, — dans l'Upernak, — qui n'a point de fin.



Jeune Esquimau prenant au filet des auks ou pingoins arctiques (*alca* ou *arctica alle*). Dessin de A. de Neuville d'après Kane (*Arctic explorations*).

Départ pour le Nord. — Traversée du détroit de Smith. — Les hummocks, difficultés de la marche. — Renvoi au vaisseau de la majeure partie des hommes. — Arrivée à la côte opposée du détroit. — Nature du sol et de la glace. — Vestiges d'anciennes habitations de l'homme. — Arrêté par la glace en dissolution. La mer libre du pôle.

Le thermomètre s'étant un peu élevé, le départ fut annoncé pour la soirée du 3 avril. Le soleil descendait encore au-dessous de l'horizon, mais la nuit crépusculaire permettait de marcher et de réserver le jour aux campements. Si basse que soit la température, pourvu que l'air soit calme, l'exercice réchauffe toujours assez, et la chaleur est beaucoup plus nécessaire pour les haltes; en outre, la réverbération des glaces au grand soleil de midi est excessivement fatigante pour la vue et il est assez difficile de se préserver de l'*ophthalmie des neiges*, maladie douloureuse et incommode; pour nous en garantir autant que possible, nous portions tous des besicles en verre bleu.

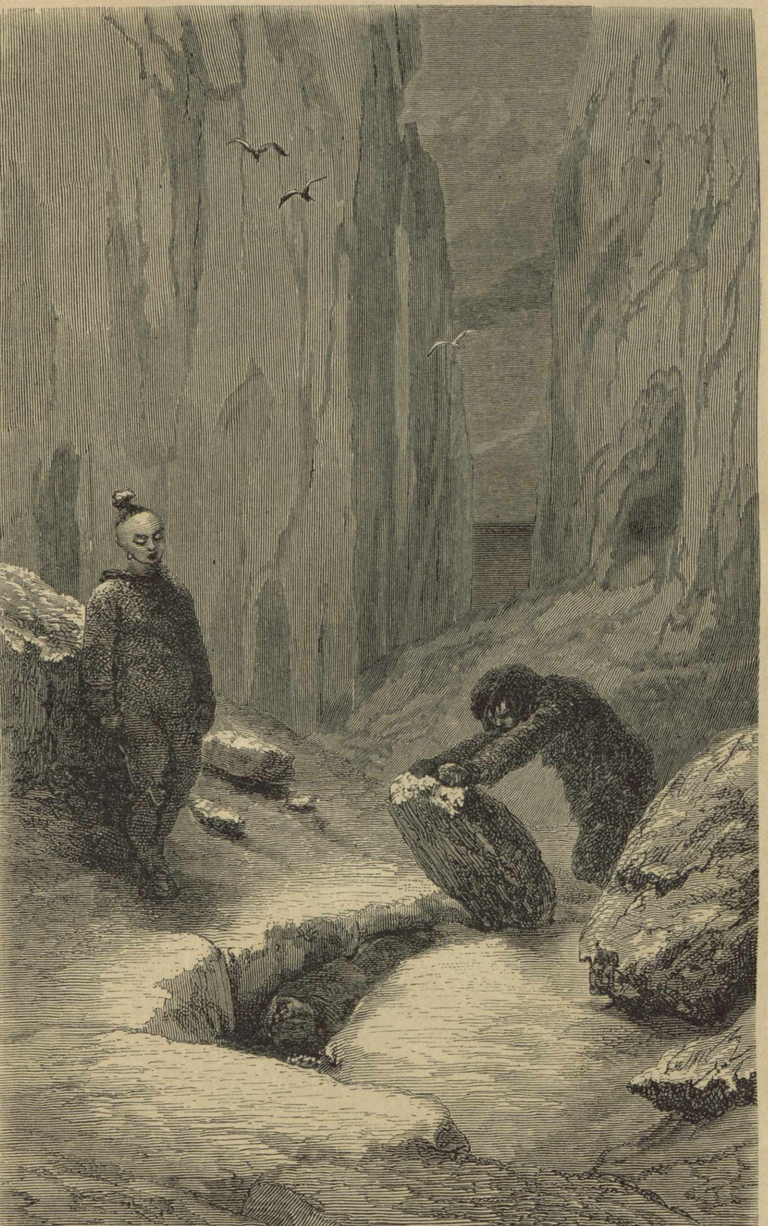
Mes compagnons, officiers ou matelots, étaient au nombre de douze. Tout fut prêt à sept heures, et quand la petite bande s'assembla sur la glace auprès de la goëlette, le coup d'œil était aussi pittoresque qu'animé. En avant, Jensen déroulait avec impatience sa longue mèche de fouet; huit chiens attelés à son traîneau, *l'Espoir*, avaient l'air aussi pressés que lui. Venait ensuite Knorr avec six chiens et *la Persévérance*, au montant de laquelle flottait une petite bannière bleue portant sa devise: *Toujours prêt*. Huit vigoureux gaillards se disposaient à tirer un troisième traîneau au moyen de cordes fixées à une sangle de toile qui entourait leurs épaules. — Près de ce véhicule se tenaient Mac Cormick et Dodge qui devaient le piloter au milieu des hummocks, avec sa charge, — un lifeboat en fer, de vingt-quatre pieds de long, avec lequel j'espérais me lancer sur la mer polaire. — Le mât était dressé et les voiles déployées; au-dessus d'elles s'agitait fièrement un pavillon, consacré par les trois campagnes polaires de Wilkes, de Haven et de Kane; à côté de lui brillaient les emblèmes maçonniques, à la tête du

mât, et notre flamme de signaux flottait à l'arrière. Le soleil brillait sur le port, l'enthousiasme débordait, chacun se sentait prêt aux plus dures épreuves.

Les applaudissements éclatèrent pendant que je descendais l'escalier du navire. A un signal donné, Radcliffe, auquel je laissais le soin de la colonie, tira le canon. « En route! » cria Mac Cormick; les fouets claquèrent, les chiens sautèrent dans leurs colliers, les hommes tirèrent sur leurs câbles : nous étions partis.

Je n'imposerai pas au lecteur l'ennui de me suivre pas à pas pendant les trois semaines suivantes. — Il me suffira de dire que la tempête continua avec la même violence et ne s'arrêta enfin qu'après avoir soufflé pendant dix jours. Mais elle ne put nous tenir longtemps renfermés, et, dès le 9 avril, nous nous mettions à l'œuvre.

Après avoir été chercher nos provisions au cap Hatherton, nous nous dirigeâmes vers la terre de Grinnell, avec des traîneaux faiblement chargés dont les chiens tiraient les deux plus petits. Le vent glacé, insupportable d'abord à nos hommes, tourna au sud, et, nous poussant devant lui, nous incommoda moins; mais d'autres embarras nous avertissaient de la difficulté de la tâche que nous avions entreprise. A force de serpenter à droite ou à gauche, et de revenir sur nos pas lorsqu'il était impossible d'avancer, nous réussîmes à franchir les quelques premiers kilomètres sans trop de peine, mais bientôt le sol devint impraticable au delà de toute description. Le détroit en entier était un vaste chaos de rochers de glace accumulés les uns sur les autres en énormes monceaux aux faîtes aigus et aux pentes raboteuses; ils laissaient à peine entre eux quelques pouces carrés de surface plane: les malheureux voyageurs avaient à cheminer dans ces glacis presque inextricables; il nous fallait souvent escalader des barrières de dix pieds de hauteur relative, de cent pieds au-dessus du niveau de la mer.



Hans enterrant sa belle-mère (voy. p. 150). — Dessin de A. de Neuville d'après le docteur Hayes.

Les intervalles de ces prodigieux monceaux sont remplis jusqu'à une certaine profondeur de neiges poussées par les vents. Qu'on s'imagine nos traîneaux cahotant à travers les enchevêtrements confus de ces glaces déchirées, les hommes et les chiens poussant ou tirant leurs fardeaux comme les soldats de Napoléon leur artillerie dans les passes abruptes des Alpes. Nous nous hissons péniblement au sommet des rampes élevées qui nous barrent la route; à la descente, le traîneau est précipité sur les parois anguleuses, quelquefois chaviré, souvent brisé. — Après avoir inutilement essayé de franchir quelque crête plus rude que les autres, il nous faut nous ouvrir un sentier au pic et à la pelle, pour être encore forcés de retourner en arrière et de chercher un passage moins impraticable; de loin en loin, nous avons la chance de rencontrer quelque « brèche » sur la surface inégale et tortueuse de laquelle nous pouvons cheminer pendant un ou deux kilomètres avec une facilité relative. Les neiges amassées par le vent sont parfois un obstacle, parfois une aide bienvenue. La surface gelée, mais pas assez fortement, se brise sous les pas de la manière la plus désagréable et la plus irritante: elle ne peut pas toujours porter le poids du corps, et un pied s'enfonce au moment où l'autre se lève. — Les dépressions qui séparent les hummocks sont souvent



Dans les hummocks. — Dessin de A. de Neuville d'après le docteur Hayes.

cachées sous des lits de neige ; nous croyons pouvoir passer, mais au beau milieu, un homme plonge jusqu'à la ceinture, un autre jusqu'aux épaules, un troisième disparaît entièrement; le traîneau se brise, et nous perdons des heures entières à opérer le sauvetage, surtout si, comme il arrive fréquemment, il nous faut enlever toute la cargaison. Nous sommes, du reste, habitués à la manœuvre : parfois, chaque chargement doit être divisé en deux ou trois parts; les traîneaux vont et viennent sans cesse et la journée se passe à haler sans fin ni trêve. — Les cantilènes des matelots s'encourageant à tirer avec ensemble, se mêlent aux interjections souvent peu aimables de Knorr ou de Jensen, gourmandant leurs pauvres attelages surmenés.

On ne saurait inventer un genre de labeur qui détruise plus vite l'énergie des hommes ou des animaux : ma petite troupe perdait ses forces, et lorsque après une journée de longs et rudes travaux, j'aurais presque pu atteindre notre bivac de la veille d'une balle de ma carabine, je me sentais près de désespérer.

J'abandonnai bientôt la pensée de transporter l'embarcation sur l'autre rive : cent hommes n'auraient pas suffi à la tâche. Mon seul désir maintenant était d'arriver à la terre de Grinnell avec autant de vivres que je le pourrais et d'y garder mes gens aussi longtemps qu'ils me seraient utiles, mais j'eus bientôt à me demander s'il ne leur était pas impossible de porter leurs provisions en outre de celles qu'il me fallait pour que nos pénibles travaux ne fussent pas perdus. — En dépit de tout, à travers la tempête, par le froid, la fatigue, le danger, mes hommes sont restés fidèles au devoir. Et pourtant comment leur demander de nouveaux efforts pour une tentative dont ils ne croient pas le succès possible, et où presque dès le début ils ont senti que leur vie courait risque d'être sacrifiée?

Aussi l'état déplorable de ma petite troupe me force à renoncer à lui faire continuer son voyage : mon seul espoir est maintenant la goëlette. J'ai toute la saison devant moi, et quoique je ne puisse recourir à la vapeur, j'espère atteindre le cap Isabelle et remonter la côte occidentale du détroit; s'il m'est alors impossible de m'ouvrir une route aussi loin que je le désire, du moins je me choisirai un bon port pour notre second hivernage. — Je vais donc renvoyer mes hommes; je donne à Mac Cormick toutes les instructions nécessaires pour que le navire soit prêt lorsque viendra la débâcle. Il creusera la glace tout autour pour lui former un bassin, et réparer les avaries de l'automne; on raccommodera les espars, on mettra des pièces aux voiles.

Quant à moi, je reste avec mes chiens, pour tenter une dernière lutte.

Mes gens m'ont fourni vingt-cinq jours d'utiles services; ils m'ont transporté huit cents livres de nourriture presque au milieu du détroit; c'est tout ce qu'ils pouvaient faire : leur œuvre est finie.

Je n'ose guère compter sur le succès, mais je sens que, toute périlleuse qu'est cette entreprise, il me faut encore tenter un effort. J'emmène, outre ma meute, trois hommes éprouvés, Knorr, Jensen, et le matelot Mac Donald, et me remettant à la sagesse de la Providence, qui m'a souvent déjà fait atteindre le but et garanti du danger, je recommence demain! Arrière le découragement !

Notre traversée n'a pas eu sa pareille dans les aventures arctiques. A vol d'oiseau, on compte à peine cent cinquante kilomètres de Cairn-Point au cap Hawks, et cependant nous avons mis juste un mois à parcourir cette distance : en moyenne quatre kilomètres et demi par jour! La route que nous étions forcés de prendre était au moins le triple de la ligne directe. Un certain nombre de kilomètres de cette voie sinueuse durent être franchis trois fois, souvent même cinq, selon qu'il nous fallait diviser la cargaison en deux ou trois parts; nous avons donc probablement fait trente kilomètres par jour et huit cents en totalité. Les soixante-quinze derniers kilomètres, où nous n'avions plus que nos chiens, nous ont pris quatorze journées, et on comprendra mieux combien la tâche était rude, si on se rappelle qu'une semblable étape peut être parcourue en cinq heures par un attelage de force moyenne sur de la glace ordinaire, et ne le fatiguerait pas moitié autant qu'une seule heure de tirage au milieu de ces hummocks qui semblaient se multiplier sous nos pas.

Le chien de cette race court plus volontiers sur la glace unie avec un fardeau de cent livres, qu'il n'en traîne vingt-cinq sur une route qui le force à marcher à pas lents.

Après nous être arrêtés au cap Hawks le temps de reposer les attelages, nous commençâmes à remonter le long de la ligne de côtes et, à notre première étape, nous franchîmes la vaste échancrure qui nous séparait du cap Napoléon. Cette fois, la cargaison était au complet, et cependant le chemin ne se présentait pas très-favorable. La configuration des côtes empêche les vents de souffler dans la baie, et les neiges, à peine durcies et entassées en couches de plus de deux pieds d'épaisseur, rendaient la marche fort pénible ; mais nous y plongions de notre mieux ne voulant pas nous jeter encore dans le chaos des glaces. Les traîneaux enfonçaient jusqu'aux traverses et les chiens jusqu'au ventre; pour couronner le tout, Jensen s'était blessé cruellement, et ne pouvait plus marcher; mais je n'avais pas le loisir de faire halte; une partie des bagages fut donc transférée sur l'autre véhicule, et, nous passant une sangle aux épaules, Mac Donald, Knorr et moi, nous tirâmes chacun aussi bravement que la plus forte bête de l'attelage.

Les glaces hérissaient de la plus terrible manière les abords du cap Napoléon : impossible d'en approcher: toute la journée suivante, il nous fallut haler au large, et nous perdre encore dans un labyrinthe d'hummocks. Un brouillard épais venait du nord et nous cachait entièrement la côte; une lourde ondée de neige acheva de nous dérouter, et nous nous arrêtâmes pour attendre une température plus favorable. Le lendemain, nous atteignîmes le cap Frazer et nous nous trouvions enfin dans le canal de Kennedy où j'avais à peine pénétré

en 1853-54. La glace de l'entrée paraissait tout aussi mauvaise que celle du détroit, et nous fûmes obligés de nous en tenir à la banquette de la plage, même pour traverser la baie de Gould qui s'ouvre entre les caps Leidy et Frazer. C'est cette même baie qu'au début de voyage j'avais choisie pour notre hivernage et que j'aurais tant voulu atteindre l'automne précédent.

Pendant que nous suivions la courbe de la baie, je constatai que là, aussi bien qu'à Port-Foulke, à Port-van-Rensselaer, à presque toutes les anses que j'ai pu visiter sur les rivages groënlandais au nord du cap York, la terre s'élève assez régulièrement en gradins superposés, en séries de terrasses dont les plus élevées sont de cent vingt à cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce sont les indices du soulèvement simultané des deux côtés du détroit. — Sur une de ces terrasses schisteuses je remarquai les vestiges d'un camp esquimau; et je fus d'autant plus heureux de la découverte de ces traces, fort visibles encore, quoique bien frustes, qu'elles me confirmaient les traditions de Kalutunah, relatives aux anciens établissements de sa race et à ses émigrations vers le Sud. On en voit de semblables partout où les Esquimaux séjournent pendant l'été. C'est tout simplement un cercle de douze pieds de diamètre formé des lourdes pierres avec lesquelles les naturels assujettissent le bord inférieur de leur tente de cuir, et qui restent à l'endroit où elles étaient placées lorsqu'ils retirent les peaux pour aller camper ailleurs.

La journée suivante fut la meilleure que nous eussions encore eue; elle nous apporta cependant sa bonne part d'ennuis. Encore mieux que dans le détroit de Smith, nous apprenions à connaître par expérience l'immense force résultant de la pression des glaces, poussées par le courant qui se dirige vers le midi. Chaque point des côtes exposées au nord est enseveli sous les glaces les plus massives qu'on puisse imaginer. Des blocs de trente à soixante pieds d'épaisseur, et d'une largeur encore plus grande, gisaient épars sur la berge, jetés par l'irrésistible banquise au delà du niveau des plus hautes marées. — Nous rencontrâmes le premier obstacle de ce genre peu de temps après notre départ du cap Frazer, et, n'ayant pu le franchir, nous fûmes obligés de reprendre à travers les champs de glace.

Mais l'entreprise n'était pas facile : la glace de terre formait une muraille presque à pic. Nous descendîmes les chiens au bout de leurs traits comme des colis, et le bagage pièce à pièce, au moyen d'une corde, puis nous fîmes pour nous une échelle avec les deux traîneaux attachés à la suite l'un de l'autre. — Le *floe* ou champ de glace, très-raboteux déjà, était, en certains endroits, presque pourri, et en mauvaise condition; un des attelages enfonça et nous ne le pûmes sauver qu'à grand peine. Il nous fallut revenir à la glace de terre, et suivre toutes les sinuosités du rivage; notre route en était au moins doublée, et quand nous fîmes halte pour la nuit, hommes et chiens étaient rendus de fatigue.

Tout harrassé que je fusse de ma journée, je profitai du moment où mes camarades préparaient la hutte et le souper, et j'escaladai la colline pour me rendre compte de notre position. Un immense horizon se déroulait du côté de l'orient. L'atmosphère était si sereine et si pure que la vue eût atteint dans cette direction à plus de cent kilomètres. Aucune terre pourtant n'y apparaissait; d'où je conclus que le canal Kennedy est plus large que Kane ne l'a supposé.

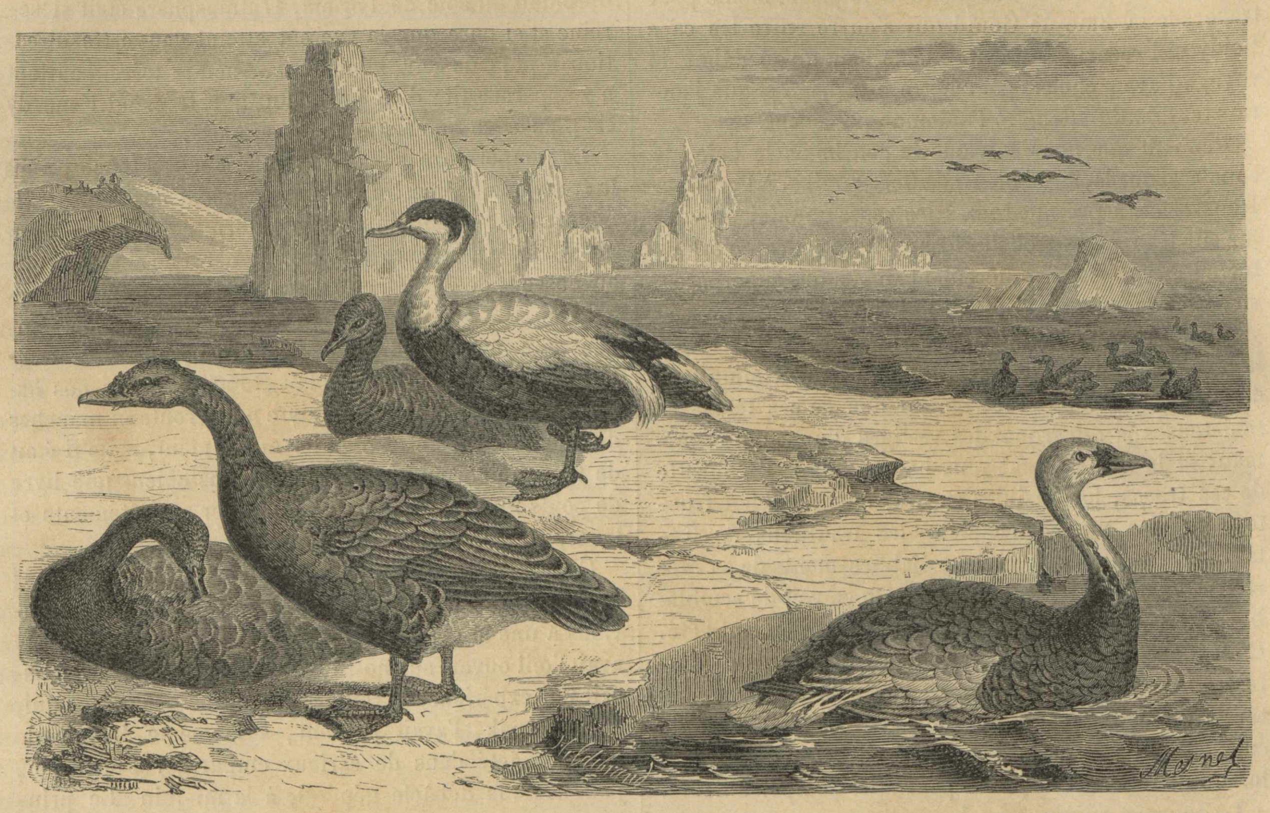
La température s'était singulièrement adoucie; nous la trouvions même trop chaude pendant nos étapes; elle nous permettait maintenant de dormir en plein air sur nos véhicules. Ce jour-là, le thermomètre ne descendit pas au-dessous de — 5 C. et s'éleva ensuite au point de congélation. Le soleil nous inondait de ses flammes pendant que nous soufflions sous notre pesant fardeau de fourrures. L'air nous semblait étouffant. Jeter nos habits sur le traîneau et poursuivre notre route en manches de chemise fut notre premier mouvement, mais il était de toute importance d'épargner à nos chiens une livre de poids inutile, et chacun dut garder ses vêtements et transpirer comme une éponge.

Cette chaleur insolite était bien loin de venir à propos; la neige commençait à se ramollir, et nous nous trouvions à une si grande distance de Port-Foulke! Jensen avait l'œil ouvert sur notre ligne de retraite : il connaissait par expérience la rapide dissolution des glaces qui, à Upernavik, l'avait souvent, à la même époque de l'année, jeté dans de sérieux embarras. Pour moi, j'attendais la débâcle générale à la mi-juin. Le printemps (si on peut l'appeler de ce nom) s'avançait à grands pas, les oiseaux commençaient à paraître : sur le versant de la colline, les petits bruants de neige (*plectrophanes nivalis*) venaient pépier autour de nous; au-dessus de nos têtes un couple de bourgmestres (*larus glaucus*) se dirigeait droit au nord, comme vers un point connu, — vers quelque retraite lointaine sur une île baignée des vagues; — en passant, ils nous jetèrent un cri comme pour nous demander si nous aussi nous n'avions pas la même destination. Perché sur la falaise, un corbeau nous croassait son lugubre bonjour, — un mauvais présage, peut-être. Un de ces oiseaux nous avait tenu compagnie tout l'hiver à Port-Foulke, et celui-ci avait l'air de vouloir aussi partager nos aventures, ou du moins les miettes de nos repas; il nous resta fidèle pendant plusieurs jours, s'abattant sur notre camp abandonné aussitôt que nous nous mettions en route.

La côte que nous suivions est fort curieuse à étudier; c'est une ligne de falaises très-élevées, de formation silurienne — grès et calcaire, — et fortement désagrégée par les influences alternantes du froid et du dégel. Derrière elle se dresse une longue chaîne de pics élevés. La neige en revêtait les pentes d'une blancheur uniforme, mais je n'y ai pu distinguer de glaces : la côte de Grinnell ne présente point de glaciers, bien différents en cela du Groënland et des rivages sud de la terre d'Ellesmere du capitaine Inglefield.

Toute cette journée-là je trouvai d'anciens campements esquimaux semblables à ceux de la baie de Gould. Au cap Frazer et ailleurs, je pus ramasser quelques

fossiles indiquant la nature des roches et, dans les endroits d'où les vents avaient chassé la neige, quelques traces de végétation desséchée, saxifrages ou saules nains. Pendant cette étape, nous franchîmes une assez lon-



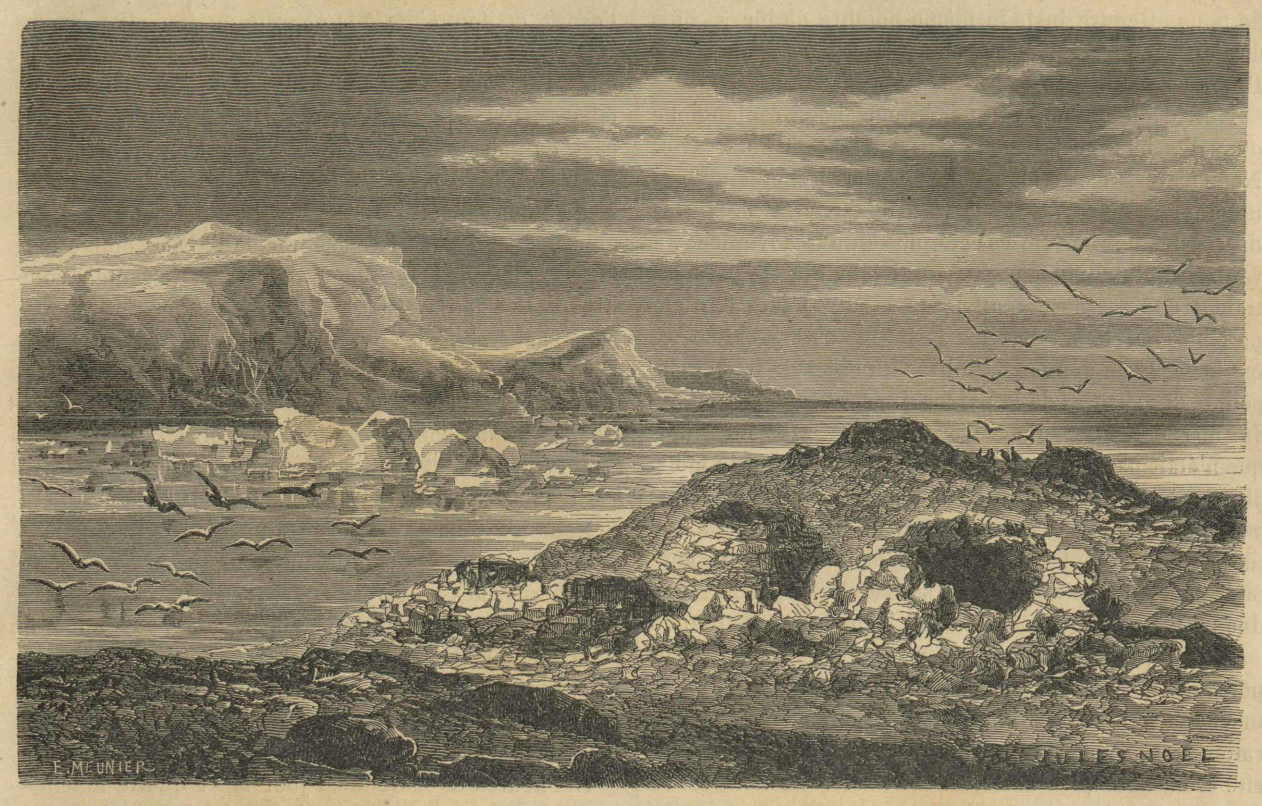
Oiseaux des mers arctiques : Bourgmestre (*larus glaucus*) et canard-eider (*somateria mollissima*). — Dessin de Mesnel d'après nature.



Bœuf musqué (*ovibos moschatus*) (voy. p. 150). — Dessin de Mesnel d'après un sujet du Muséum.

gue distance, mais je n'eus guère d'autre motif de me réjouir ; la glace de terre était excessivement difficile, et nous ne pouvions contourner certaines pointes qu'avec les plus grandes fatigues. Pendant un de ces affreux

passages, Jensen tomba encore sur sa malheureuse jambe, et, pour comble d'infortune, il prit un effort dans les reins en soulevant le traîneau. Fatal accident qui me privait du concours du plus robuste de mes compagnons!




Vestiges d'anciennes habitations d'Esquimaux (sous le 80° de latitude N.). — Dessin de Jules Noël d'après le docteur Hayes.



Les rivages de la mer polaire entre le cap Lieber et le cap Union. — D'après un dessin du docteur Hayes.

Le lendemain matin, le blessé n'allait pas mieux et ne pouvait guère remuer. Je me décidai promptement à le remettre aux soins de Mac Donald, et à continuer ma route seul avec M. Knorr. Dans le cas où il nous ar-

riverait malheur (je ne craignais que les glaces pourries), je donnai cinq chiens au matelot, lui enjoignant de nous attendre juste le même nombre de jours, puis de faire tous ses efforts pour ramener son malade à Port-Foulke.

Notre simple repas terminé, nous nous replongions dans les hummocks, pour jouer notre dernière carte. Nous traversâmes d'abord une baie si profonde, que si nous avions dû suivre sur la glace de terre les sinuosités du rivage, notre route eût été plus que quadruplée. Je voulais maintenant pousser aussi loin que le permettraient nos ressources, atteindre la plus haute latitude possible, me choisir un lieu favorable d'observation, et me former une opinion définitive au sujet de la mer du pôle et des chances de la parcourir avec la goëlette ou un de nos bateaux. Je me trouvais déjà plus au nord que n'était parvenu, en 1854 (vers la mi-juin, un mois plus tard dans la saison), le lieutenant Morton, de l'expédition Kane, et je pouvais contempler, d'un point situé à cent ou cent dix kilomètres du cap Constitution, où la mer ouverte avait arrêté sa marche, la même étendue de terre et de glace qui avait frappé ses regards.

Je désirais avancer vers le nord autant que faire se pourrait. En ménageant avec soin nos provisions, il m'en restait encore suffisamment pour mener l'exploration à son terme, qui ne pouvait être loin, vu l'obscurité croissante qui s'amassait sur le ciel du nord-est et nous révélait la présence des eaux.

L'étape suivante ne fut pas encourageante : nous franchîmes à peine seize kilomètres de glace anguleuse, de neige profonde et sous une brume épaisse qui, nous empêchant de voir notre chemin à plus de vingt-cinq mètres de distance, nous forçait de recourir à la boussole.

Le brouillard se dissipa comme nous étions bien reposés, et nous poursuivîmes, le long du rempart de glaces, une route souvent interrompue par les incidents auxquels j'étais habitué, depuis que nous avions touché le rivage au-dessus du cap Napoléon. La côte présentait les mêmes caractères : à notre gauche, de hauts rochers perpendiculaires ; à notre droite, une chaîne déchiquetée de débris de glaces formant, pour ainsi dire, une frange de cristal aux falaises sombres. Nous marchions dans un défilé sinueux, resserré d'un côté par la terre, de l'autre par cette muraille qui surplombait à cinquante pieds au-dessus de nos têtes, et sauf les endroits où une coupure subite nous permettait d'entrevoir la mer, nous étions aussi complétement renfermés que dans un *cañon* des Cordillères. De loin en loin une baie échancrait la ligne élevée de la côte, et chaque fois que parvenus à son éperon méridional, nous nous tournions vers l'ouest, une vallée en pente douce s'ouvrait devant nous, étageant lentement ses terrasses depuis la mer jusqu'au pied des montagnes qui se dressaient vers le ciel avec une imposante grandeur. Je ne fus jamais plus impressionné de la morne tristesse, de la nudité du paysage arctique. Certes, mon excursion sur la mer de glace ne m'avait, il me semble, guère laissé de marge pour agrandir encore le tableau d'une désolation sans bornes, mais pourtant, sur ce rivage stérile, la diversité des lignes, la variété des contours frappaient davantage l'esprit et donnaient à la pensée un jeu plus étendu. Nos regards erraient sur ces pics hardis amoncelés les uns au-dessus des autres, ils s'arrêtaient sur les sombres falaises fendues par les gelées et descendaient le rempart de glace pour se reposer sur la mer : partout, ils trouvaient à l'œuvre les forces silencieuses de la nature qui, depuis des siècles sans nombre, agissent sous l'œil de Dieu seul, dans les ténèbres de l'hiver comme dans les éblouissantes splendeurs de l'été, et je sentais combien sont chétifs tous nos travaux et tous nos efforts ! Puis je cherchais les traces de la présence d'un être vivant, quelque passée d'ours, de renard ou de renne ; je ne voyais que deux hommes affaiblis et nos pauvres chiens luttant contre ces terribles obstacles, et il me semblait vraiment que, dans sa colère, le Tout-Puissant avait froncé le sourcil sur ces montagnes et sur ces mers.

Nous n'avions pas rencontré un seul ours depuis le départ de Cairn-Point, quoique nous en eussions trouvé quelques pistes en divers endroits, au cap Frazer, surtout. Un de ces animaux aurait été pour nous un bienfait du ciel, et m'eût délivré du souci que me causaient mes chiens ; sa chair leur aurait fourni plusieurs journées de rations plus substantielles que le bœuf desséché dont nous les nourrissions depuis si longtemps.

Dix heures de marche ce jour-là et quatre le lendemain nous amenèrent à la pointe méridionale d'une baie si profonde que, selon notre habitude, nous préférâmes la traverser que de suivre la ligne sinueuse du rivage. Mais à peine avions-nous fait quelques kilomètres que notre course fut arrêtée : nous cheminions au large de la côte, sur une bande de glace ancienne, et nous nous dirigions vers l'énorme promontoire qui forme l'éperon septentrional de la baie; il paraissait être situé près du quatre-vingt-deuxième parallèle, à trente-six kilomètres de nous environ, et je désirais ardemment y atteindre. Par malheur, le champ de vieille glace se termina soudain, et après avoir cahoté au milieu de la frange de hummocks, qui en marquait le bord, nous nous trouvâmes sur la glace nouvelle. L'instinct infaillible des chiens les avertit du danger. Ils avancèrent d'abord avec des précautions inusitées, puis s'éparpillèrent à droite ou à gauche, refusant d'aller plus loin. Cette manœuvre m'était trop familière pour me laisser le moindre doute sur sa cause réelle : en effet la glace était pourrie et impraticable. Je pensai que cela venait de quelque circonstance locale, de la direction des courants par exemple, et je cherchai à contourner l'obstacle par l'est. Je marchais en tête des chiens pour soutenir leur courage, mais à peine étions-nous de nouveau sur la glace de l'année qu'elle cédait sous mon bâton et que je devais retourner en arrière pour chercher encore un passage plus loin.

Deux heures perdues en efforts semblables me démontrèrent l'impossibilité de traverser le golfe sur la glace marine. Il ne restait qu'à en contourner les rivages, mais je ne tardai pas à reconnaître que c'était un trajet

de quatre-vingts kilomètres au moins. La baisse de nos provisions ne nous permettait pas un si long détour qui nous eût pris deux journées, si ce n'est trois, et fatigués de douze heures de travaux, nous remîmes au lendemain des observations plus étendues. L'état des glaces de la baie me surprenait beaucoup. Pour tâcher d'en reconnaître la cause et voir si je ne découvrirais pas vers l'est un passage plus direct que la courbure du golfe, je me proposais de gravir une colline élevée qui se dressait au-dessus de nous, mais il me fallait d'abord prendre un repos que les durs labeurs de notre dernière étape exigeaient impérieusement.

Après un sommeil profond et réparateur, aidé par une lassitude telle que j'en avais rarement éprouvé de semblable, j'escaladai la pente escarpée de la hauteur voiet me hissai sur une saillie de rocher à huit cents pieds environ au-dessus du niveau de la mer.

Je compris alors clairement pourquoi nous avions été forcés de battre en retraite.

Partout les glaces paraissaient dans le même état qu'à l'ouverture de la baie. Une large crevasse, partant du milieu du golfe, se dirigeait vers la mer. Ramifiée de nombreuses fissures dans sa course sinueuse vers l'orient, elle s'étendait comme le delta d'un puissant fleuve, et, sous le ciel noir qui s'abaissait sur toute la zone du nord-est, allait se perdre dans la mer libre. Dans l'extrême lointain, se profilait vaguement contre le sombre horizon du nord la croupe blanchie d'un noble promontoire, la terre la plus septentrionale qu'on connaisse maintenant sur le globe. Mon estime la place à 82° 30′ de latitude, à 825 kilomètres du pôle. Entre elle et nous surgissait une autre pointe hardie, et plus près encore du cap vers lequel je dirigeais notre course la veille, une fière montagne s'élevait majestueusement de la mer, et semblait porter jusqu'au firmament sa tête couronnée de neige. Je ne voyais d'autre terre que la côte où nous nous trouvions.

Au-dessous de moi, la mer étalait sa nappe immense, bigarrée de taches blanches ou sombres, ces dernières indiquant les endroits où la glace était presque détruite ou avait entièrement disparu; au large, ces taches se montraient plus foncées et plus nombreuses, jusqu'à ce que, devenues une bande de bleu noirâtre, elles se confondissent avec la zone du ciel où se reflétaient leurs eaux. Les vieux et durs champs de glace (dont les moins grands mesuraient à peine moins d'un kilomètre), les rampes massives de la berge et les débris amoncelés qui en marquaient les bords, étaient les seules parties de cette vaste étendue qui conservassent encore la blancheur et la solidité de l'hiver.

Tout me le démontrait : j'avais atteint les rivages du bassin polaire et le large Océan s'étendait à mes pieds! Terminée par le promontoire qui, là-bas, se dessinait sur l'horizon, cette terre que je foulais était une grande saillie se projetant au nord, comme le Cevero-Vestochnoï hors de la côte opposée de Sibérie. Le petit ourlet de glace qui bordait les rives s'usait rapidement : avant un mois la mer entière, aussi libre de glaces que les *eaux du nord* de la baie de Baffin, ne serait interrompue que par quelque banquise flottante, errant çà et là, au gré des courants ou de la tempête.

Il m'était donc impossible d'aller plus loin. La crevasse dont j'ai parlé eût déjà suffi pour nous empêcher d'atteindre le nord de la baie; au large, les glaces paraissaient encore plus en mauvais état. Plusieurs flaques d'eau s'ouvraient près de la côte, et sur l'une d'elles venait de s'abattre une bande de dovekies (*uria grylle*, ou guillemot noir). En remontant le canal Kennedy, javais reconnu nombre de leurs stations d'été, mais je fus assez surpris de voir les oiseaux eux-mêmes à une époque si peu avancée de la saison. Les mouettes bourgmestres volaient au-dessus de nous, se dirigeant vers le nord et cherchant les eaux libres pour leur nourriture et leur demeure. On sait qu'autour des lieux qu'elles fréquentent l'été, il n'y a jamais de glace après les premiers jours de juin.

Nous avions atteint notre but : il fallait songer à la retraite : l'approche du printemps, la rapidité du dégel, la certitude que la mer rongeait déjà le détroit de Smith au sud par la baie de Baffin, aussi bien qu'au nord par le canal de Kennedy, tout cela m'avertissait que nous n'avions pas de temps à perdre, si nous ne voulions gravement compromettre notre retour aux côtes groënlandaises.

Il ne nous restait plus qu'à planter notre pavillon en témoignage de cette découverte et à déposer sur les lieux une preuve de notre présence. Les flammes nationales, attachées à une mèche de fouet et suspendues entre deux hauts rochers, flottèrent à la brise pendant que nous élevions un cairn; puis déchirant une feuille de mon cahier de notes, j'écrivis les lignes suivantes :

« Ce point, le plus septentrional qu'on ait encore pu atteindre, a été visité les 18 et 19 mai 1861 par le soussigné, accompagné de George F. Knorr et voyageant en traîneau tiré par des chiens. De notre hivernage près du cap Alexandre, à l'entrée du détroit de Smith, nous sommes arrivés ici après une pénible marche de quarante-six jours. Je crois, d'après mes observations, que nous sommes à 81° 35 de latit. et 70° 30′ l. occ. La glace pourrie et les crevasses nous empêchent d'aller plus loin. Le canal Kennedy paraît s'ouvrir dans le bassin polaire et, persuadé qu'il est navigable en juillet, août et septembre au moins, je retourne à ma station d'hiver pour essayer de pousser mon navire au travers des glaces, après la débâcle de cet été.

J. J. Hayes.

19 mai 1861. »

Cette note, placée dans une petite fiole apportée tout exprès, fut soigneusement déposée sous le cairn, puis nous poursuivîmes notre route en nous tournant vers le sud, mais je quittais ce lieu avec répugnance : il exerçait sur moi une fascination puissante, et c'est avec des sensations inaccoutumées que je me voyais, seul avec mon jeune camarade, dans ces déserts polaires que nul

homme civilisé n'avait foulés avant nous : notre proximité de l'axe du globe, la certitude que, de nos pieds, nous touchions une terre bien au delà des limites des découvertes précédentes, les pensées qui me traversaient l'esprit en contemplant cette vaste mer qui s'étendait devant nous, l'idée que peut-être ces eaux ceintes de glaces baignent les rivages d'îles lointaines où vivent des êtres humains d'une race inconnue, tout cela paraissait donner je ne sais quoi de mystérieux à l'air même que nous respirions, tout cela excitait notre curiosité et fortifiait ma résolution de me lancer sur cet Océan et d'en reconnaître les limites les plus reculées. Je me rappelais toutes les générations de braves marins qui, par les glaces, et malgré les glaces, ont voulu atteindre cette mer, et il me semblait que les esprits de ces hommes héroïques, dont l'expérience m'a guidé jusqu'ici, descendaient sur moi pour m'encourager encore. Je touchais pour ainsi dire « la grande et notable chose » qui avait inspiré le zèle du hardi Frobisher; j'avais accompli le rêve de l'incomparable Parry.

Terminons ici l'héroïque relation. — Le 3 juin, après deux mois d'absence, et deux mille quatre cents kilomètres de glaces, franchis aux prix d'efforts surhumains, Hayes rentra au port Foulke. Là, un examen attentif de son navire ne tarda pas à mettre fin à toutes



M. Hayes, arrivé à la mer libre, arbore le pavillon étoilé. — Dessin de A. de Neuville d'après le docteur Hayes.

les espérances qu'il avait pu conserver de lui faire entreprendre une nouvelle campagne dans le détroit de Smith. Le mauvais état de sa coque et de son gréement n'admettait qu'un prompt retour dans les ports de l'Union. Là seulement on pouvait l'équiper à nouveau, lui adjoindre un steamer, conserve indispensable, et réunir les ressources nécessaires à de nouvelles tentatives que faciliteraient, du reste, l'expérience acquise et les faits observés.

Le 14 juillet, le schooner quitta son mouillage et rentra dans la baie de Baffin. A Upernavik, Hayes fut assailli comme d'un coup de foudre, par la nouvelle inattendue de la guerre civile qui déchirait sa patrie. Par le travers d'Halifax, le bulletin sanglant de la bataille de Bull-Run tomba entre ses mains.... « Alors, dit-il, je ne pouvais plus hésiter; adieu à tous mes plans, à toutes mes découvertes projetées ! Sans une minute de retard, j'écrivis au président Lincoln pour mettre immédiatement à sa disposition mon pauvre navire et ma personne. »

Le schooner fut transformé en canonnière de côtes. Hayes, promu chirurgien militaire de première classe, resta jusqu'à la fin de la guerre directeur de l'un des grands hôpitaux de l'armée fédérale.

Pour extrait et traduction,

F. DE LANOYE.



